



Numéro 67
du 21 novembre
au 4 décembre 2018

De trop nombreuses images

Numéro 67

Faut-il tout montrer ? C'est l'enjeu du débat suscité par la publication de *Sexe, race et colonies*, sous la direction de Pascal Blanchard, et dont rend compte Sonia Dayan-Herzbrun dans ce numéro. Contrairement à ce qu'a pu dire le maître d'œuvre de l'ouvrage, ce n'est pas le même problème que celui touchant la publication des images des chambres à gaz, que leur rareté constituait en documents : ici, ce sont des images qui ont circulé partout, qui ont fait l'objet d'une diffusion massive, d'une exploitation à grande échelle, à l'image de la colonisation elle-même ; c'est, pourrait-on dire, la colonisation faite image. Pour ne pas redoubler ce « trop » des images (celui de leur quantité et celui de leur contenu), nous avons choisi de ne pas illustrer cet article, pour en faire naître l'image manquante.

Il y a quelques semaines, nous avons exprimé l'importance d'en finir avec le règne dominant d'Alexandre Vialatte dans la traduction de Kafka en donnant la parole à Jean-Pierre Lefebvre, qui a retraduit l'ensemble de l'œuvre pour la Pléiade. Mais voici Vialatte de retour, en savoureux chroniqueur à *La Montagne*. Qu'il parle d'animaux, de cuisine,

de poésie ou de machines, il le fait avec bonheur et une telle vivacité intellectuelle que ces textes peuvent réjouir encore aujourd'hui. Il arrive que le journalisme vieillisse moins vite que les traductions.

Avec l'envoûtant roman de la romancière polonaise Olga Tokarczuk, nous voici entraînés dans le grand voyage d'un des innombrables « messies » apparu en Europe centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles. Jakob Frank est né, lui, en 1725, et il a arpenté les routes en faisant des disciples sur son passage : « *mauvais prophète* », disait de lui Gershom Scholem ; fascinant aventurier propice à la résurrection romanesque d'une époque, nous démontre Olga Tokarczuk.

L'exposition Zadkine au musée qui porte son nom, à Paris ; *L'Échange* de Claudel au théâtre des Gémeaux à Sceaux : des classiques, qu'une nouvelle présentation ou une nouvelle mise en scène rajeunissent. Ce numéro rend compte aussi de nombreuses parutions en sciences humaines, en histoire, en psychanalyse et en philosophie : lectures parfois roboratives, mais qui réchauffent du feu de l'intelligence dans le froid qui s'installe.

T. S., 21 novembre 2018

www.en-attendant-nadeau.fr

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Linda Lê, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Lolette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Jean-Luc Tiesset

In memoriam Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

Secrétaire de rédaction

Hugo Pradelle

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Claude Grimal, Gabrielle Napoli

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

Lettre d'information

newsletter@en-attendant-nadeau.fr

LITTÉRATURE FRANÇAISE

p. 4 Franck Balandier

Apo
par Khalid Lyamlahy

p. 7 Alexandre Vialatte

Promenons-nous dans Vialatte
par Roger-Yves Roche

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

p. 9 Heinrich Böll

Lettres de guerre. 1939-1945
par Jean-Luc Tiesset

p. 12 Vivian Gornick

La femme à part
par Steven Sampson

p. 15 Jacques Le Rider

Karl Kraus. Phare et brûlot
de la modernité viennoise
par Jean Lacoste

p. 18 Cahiers de l'Herne : Curzio Malaparte

par Marc Lebiez

p. 21 David Grossman

Dans la maison de la liberté
Amos Oz
Chers fanatiques
par Norbert Czarny

p. 23 Alexandre Soljénitsyne

Journal de la Roue rouge
et La Roue rouge.
Quatrième nœud, tome 2
par Christian Mouze

p. 26 Olga Tokarczuk

Les Livres de Jakób
ou le Grand voyage
par Jean-Yves Potel

p. 29 Herbjørg Wassmo

Le testament de Dina
par Linda Lê

IDÉES

p. 31 Mary Beard

Les femmes et le pouvoir.
Un manifeste
par Sophie Ehrsam

p. 33 Frack Mermier (dir.)

Yémen. Écrire la guerre
par Laurent Bonnefoy

p. 35 Philippe Ollé-Laprune

Les Amériques.
Un rêve d'écrivains
par Jean-Louis Tissier

p. 37 Mona Ozouf

L'autre George :
à la rencontre de George Eliot
par Claude Grimal

p. 40 Caroline Rozenholc

Tel Aviv.
Le quartier de Florentine,
un ailleurs dans la ville
par Pierre Bergel

p. 43 Pascal Blanchard (dir.)

Sexe, race & colonies.
La domination des corps
du XVe siècle à nos jours
par Sonia Dayan-Herzbrun

p. 46 Michel Kokoreff, Anne Coppel

et Michel Peraldi (dir.)
La catastrophe invisible.
Histoire sociale de l'héroïne
par Philippe Artières

p. 48 Jean Gayon et Victor Petit

La connaissance
de la vie aujourd'hui
par Pascal Engel

p. 51 Lettres à Lacan

par Michel Plon

ARTS

p. 55 Ossip Zadkine

par Gilbert Lascault

p. 57 Paul Claudel

L'échange
par Monique Le Roux

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous !](#)

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également d'un [blog](#).

Triptyque pour le poète retrouvé

Du 8 au 12 septembre 1911, peu après le vol de La Joconde au musée du Louvre, Guillaume Apollinaire a été incarcéré à la prison de la Santé sur une suspicion de trafic d'art. À partir de cet épisode, Franck Balandier invente une fiction en trois « zones » autour du poète.

par Khalid Lyamlahy

Franck Balandier

Apo

Le Castor Astral, 184 p., 17 €

C'est peut-être dans les dernières pages de son *Apo* qu'il faut chercher la visée profonde de Franck Balandier : « *L'époque n'est plus à la poésie* », écrit-il, « *l'époque n'est plus à rien du tout. Il reste la barbarie. La tristesse. Les poètes sont morts* ». Redonner vie à Apollinaire est une façon de résister à la violence de l'époque, de ressusciter la douceur de la poésie entre les fragments de biographie et les éclats de fiction, de travailler l'anecdote pour en faire un récit forgé dans la matière de l'humour et de l'ironie, de faire de la figure du poète disparu le prétexte d'un feu d'artifice narratif à coup de portraits, de reconstructions et de digressions.

Pour autant, Balandier sait qu'en glissant sa plume sous le pont Mirabeau il doit affronter cet autre paradoxe de l'époque : « *Aujourd'hui, on n'aime que les commémorations, les poètes disparus. Comme pour Apollinaire. Le centenaire de sa mort. Des livres pour le célébrer encore. Pour quoi faire ?* ». À cette question, il répond en trois parties ou trois « zones » en référence au poème liminaire d'*Alcools*, éloge d'une modernité prélevée dans le quotidien et reproduite à travers une série de variations prosodiques et linguistiques propres à [Apollinaire](#).

Dans un essai publié en 2001 et intitulé *Les prisons d'Apollinaire*, Franck Balandier – qui a travaillé comme éducateur de prison et responsable de communication dans les services pénitentiaires – menait déjà l'enquête sur le bref passage d'Apollinaire à la Maison de la Santé. Cinq jours d'incarcération pour s'être trouvé mêlé à une histoire de vol de statuettes au musée du Louvre, dérobées par « *l'ami encombrant* » Géry Pieret et revendues à Picasso par l'intermédiaire du poète

lui-même. La disparition mystérieuse de *La Joconde* en août 1911 éveille les soupçons et envoie Apollinaire derrière les barreaux. Dans la première partie d'*Apo*, cette histoire sert de prétexte à Balandier pour réinventer l'épisode du vol lui-même. Apollinaire aurait maintes fois contemplé Mona Lisa. Dans son poème « Zone », ces deux vers en porteraient la trace potentielle :

« *C'est un tableau pendu dans un sombre musée*

Et quelquefois tu vas le regarder de près. »

Sous le regard du poète libertin, Balandier amplifie la sensualité de Mona Lisa : « *Pour lui, elle représentait l'archétype de la gourgandine qui invitait à la luxure, au stupre, à la débauche, avec son sourire d'hypocrite, sa langue en embuscade, quelque chose d'une promesse à genoux* ». Le ton emphatique ouvre le récit au domaine de l'imaginaire : réécrire Apollinaire revient à inventer un univers d'hypothèses jouissives et de possibilités enivrantes.

Voici donc Géry et Guillaume déambulant à travers les couloirs du Louvre, errant entre les salles obscures à la recherche du célèbre tableau. L'occasion pour Balandier d'aligner les portraits tendres et libidineux de gardiens peu alertes, influencés ou submergés par leurs rêves érotiques. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs : derrière la réécriture fictionnelle du vol de *La Joconde* et de l'enquête de voisinage qui s'ensuit au domicile du poète, l'auteur entraîne son lecteur dans une galerie de personnages hauts en couleur : une gardienne d'immeuble bavarde qui maîtrise l'art de la digression et épelle le nom d'Apollinaire « Kostrowhisky », un juge puceau qui « *avait dû grandir coincé entre une armoire normande et les portraits de ses ancêtres qui le surveillaient sévèrement* » et lui servaient de supports à ses secrètes habitudes, ou encore un vieux voisin ressassant les souvenirs d'une jeunesse de petits bonheurs et de grandes illusions, marquée par un



g. de Chirico

1914

TRIPTYQUE POUR LE POÈTE RETROUVÉ

passage douloureux dans le milieu peu scrupuleux des fêtes foraines.

Par-delà l'histoire du poète, *Apo* emmène son lecteur vers des zones narratives inattendues, à l'image de ce chapitre consacré à un match de lutte, fragment de la Belle Époque et scène enflammée dont le récit juxtapose l'odeur des corps accolés, le spectacle des positions suggestives, les fantasmes des spectateurs et la légende d'un colosse masqué. On croit entendre les mots de Barthes résonnant dans la salle Wagram : « *La vertu du catch, c'est d'être un spectacle excessif* ».

Comme en contrepoint à cet excès à la fois sensoriel et sensuel, Balandier introduit l'espace de la prison, « *un monde où les sens d'hier ne servent plus à rien* ». Au seuil de la Santé, cette question surgit dans le texte : « *C'est quoi, les mains d'un poète ?* » Pour le dire autrement : quel rapport entre le monde de la prison et celui de la poésie ? En parfait connaisseur du milieu carcéral, Balandier réussit à reproduire l'ambiance de ces dédales où l'identité, la pudeur et le sens de l'orientation se trouvent anéantis au profit des claquements et des cliquetis au cœur de l'obscurité : « *La nuit pénitentiaire est une parenthèse* ».

Suivre avec Apollinaire un gardien dans les couloirs de la Santé permet de comprendre que la prison est l'espace par excellence de la mise en suspens : « *Ici, en prison, il n'existe pas de destinations. Seulement des destinées. Pas d'escaliers possibles. Pas de haltes* ». Ainsi, dans les dernières pages de la première partie, la mort n'en finit pas de rôder. Si la prison est cette « *monstrueuse baleine qui engloutit, mais ne broie jamais ses proies* », l'écriture est une « *désinvolution* », une « *mort en sursis* » qui permet de lutter à la fois contre la banalité des lieux, le prolongement de l'attente et les souvenirs des amours déçus.

La deuxième partie du triptyque projette le lecteur sept ans plus tard pour découvrir un Apollinaire à l'agonie, ruminant sa célèbre blessure de guerre entre un armistice qui tarde à venir et une grippe espagnole qui promet d'aggraver le bilan de la Grande Boucherie. Ici, la légèreté du ton laisse place à un climat d'accablement et de mélancolie : « *Wilhelm avait le cœur gros comme un obus de 49* », écrit Balandier. La tête perforée du poète est plus qu'une blessure physique : elle est à la fois le signe avant-coureur d'une mort lente

et insidieuse et l'ultime pièce d'une légende façonnée au fil des jours.

L'organisation du récit en journal daté suggère un compte à rebours qu'Apollinaire tente de fuir dans une énième histoire avec Mona, modiste bretonne montée à Paris pour y poursuivre des rêves improbables. Là encore, Balandier détourne le récit pour raconter une histoire de succession autour de l'Hôtel des voyageurs, lieu de passage et lupanar qui « *sent la misère, près des voies ferrées, l'huile de locomotive, imprégnée dans le papier peint, le cri des rails, la détresse de voyages à peine commencés, à peine terminés* ». Dans cette ambiance de misère et d'inachevé, de vieux souvenirs reviennent hanter le poète, et ni la promesse d'un premier rendez-vous avec Mona ni l'ultime éclat d'une pseudo-vérité sur le vol de la *Mona Lisa* ne peuvent résister face à la lente descente du poète.

Il y a dans le récit de Balandier un besoin permanent d'établir des liens entre l'époque d'Apollinaire et la nôtre, de s'obstiner à recoller les morceaux à partir du présent, comme pour dire la permanence du poète, de son œuvre et de sa légende. Dans la troisième et dernière partie du récit, intitulée « *Puzzle* », le lecteur suit Élise, jeune universitaire cherchant en 2015 la trace d'un poème d'Apollinaire dans la cellule qu'il avait jadis occupée à la Maison de la Santé. À l'heure où la célèbre prison s'apprête à faire peau neuve, Balandier pose cette question : « *Peut-on s'attrister d'une prison qui meurt ?* »

Déjà lieu d'investigation et de reconstruction, la prison devient une mémoire vivante où se confondent les odeurs, les réminiscences et les vestiges des souffrances et des vies accumulées. « *Les murs sont ici comme des palimpsestes* » : on n'en finira pas de relire et de réécrire Apollinaire. À bien des égards, Élise est le double de l'auteur qui cherche, réinvente, se remémore, « *appelle les sons, le rythme, la musique, les quelques bribes qui subsistent* ».

Dans le grand puzzle qu'est l'histoire d'Apollinaire et de son époque, Balandier nous rappelle que la barbarie menace d'effacer les dernières traces des poètes disparus, que la violence risque d'égarer à jamais les fragments d'un poème oublié. *Apo* est une série de variations sur le thème du poète retrouvé, un triptyque pour dire le besoin de relire les maux de notre époque par-delà les barreaux d'hier et d'aujourd'hui car, écrit Balandier, « *derrière les murs, après le jour, se cache la poésie* ».

Vialatte par lui-même

Souvent rééditées, jamais égalées, (re)voici les chroniques données pendant vingt ans à La Montagne par Alexandre Vialatte.

Saucissonnées et assaisonnées autrement, elles n'ont rien perdu de leur goût d'antan. Un régal pour les papilles.

par Roger-Yves Roche

Alexandre Vialatte

Promenons-nous dans Vialatte

Choix de textes et illustrations

par Alain Allemand

Julliard, 272 p., 19 €

La proposition est tentante, alléchante même, et puis il n'y a pas de raison de s'en priver, pas de saison non plus pour (re)découvrir les chroniques de Vialatte. Une paire de mains, des lunettes pour voir en grand, la boussole de l'esprit pour guide et c'est parti ! Ici, un chemin qui mène tout droit à l'œuf : « *Pour les Américains le bonheur est dans l'œuf noir.* » Là, un sentier qui bifurque vers l'esquimau : « *Quoi de plus utile que l'esquimau ? C'est la seule langue que sache comprendre le chien de traîneau.* » Là encore, ce vallon qui abrite... des Gaulois : « *Les Gaulois datent de la plus haute antiquité.* » Se retrouver perdu dans la montagne de Vialatte est un délice. Et souvent une malice.

Tenez, prenez au hasard le homard. Vous l'aimez cuit, toujours de la même manière : « *Le homard est un animal paisible qui devient d'un beau rouge à la cuisson. Il demande à être plongé vivant dans l'eau bouillante. Il l'exige même, d'après les livres de cuisine.* » Eh bien, le voilà (r)accommodé en quelques mots, son blason redoré si l'on ose dire : « *On voit que le homard n'aspire à la cuisson que comme le chrétien au Ciel. Le chrétien désire le Ciel, mais le plus tard possible.* » De fait, le homard est bien plus qu'un homard – et l'homme bien moins qu'un homme. D'ailleurs, si on l'avait écouté plus tôt, son intelligence se serait ébruitée aussitôt : « *Une Américaine était incertaine / Quant à la façon de cuire un homard. / – Si nous remettons la chose à plus tard ?... / Disait le homard à l'Américaine.* »

Des animaux, il y en a en veux-tu en voilà chez Vialatte, jamais bêtes, toujours sensibles, sensés,

sensuels. Ils nous évitent. Ils nous invitent. Ils donnent le *la*, quand ce n'est pas la leçon. Proprement, magnifiquement. Le chat : « *Les chats n'ont pas le souvenir des hommes. Ils courent après leurs propres songes, suivant des odeurs qui les guident, les font méditer ou bondir, sans que leur univers croise le nôtre.* » L'oryctérope – si, si ! vous avez bien entendu : « *Sa chair sent la fourmi. Sa nature est timide, profondément méditative.* » L'albatros : « *Il se rit du typhon, se repose au creux de la vague, et, au moment où le bateau sombre, il s'élève au plus haut des cieux où il éclate de ce rire inhumain que les navigateurs portugais ont comparé au braiment d'une ânesse. Quelle leçon pour l'orgueil des hommes !* » Il faudrait ajouter la cigogne noire, le loup, les moutons, le poisson, les zèbres, « *les libres zèbres* »...

On ne sait jamais si Vialatte parle d'un sujet ou d'un autre, ou d'un sujet à travers un autre sujet. Ses chroniques sont des modèles d'élasticité intellectuelle. Le monde de Vialatte est un monde qui s'étend, s'étire, du presque rien au grand Tout, et dont il donne un aperçu tantôt comique, tantôt désabusé, tantôt les deux à la fois. Comme des mythologies pince-sans-rire : « *Les marronniers ont refleuré (la nature a de bonnes habitudes), les femmes ont adopté le décolleté "à hublot" et le décolleté "en coup de poignard". En même temps, elles se jettent du haut de la tour Eiffel : l'une a été amputée d'une jambe, l'autre s'est enfoncée de quatre-vingts centimètres dans une charpente en fer forgé. Une panthère noire s'est cachée plusieurs jours dans un couloir de Menilmontant : un puma, déjà, l'été dernier, avait ravagé l'île de Ré, traqué par des hélicoptères, des gendarmes, des CRS, et un chasseur de Rhodésie spécialisé. Les bisons meurent dans les grottes de Lascaux, tués par le souffle de l'homme : rien n'est plus fragile que le bison.* »

Au fond, cela revient à entendre parler de l'homme, toujours de l'homme, sans cesse de

VIALATTE PAR LUI-MÊME

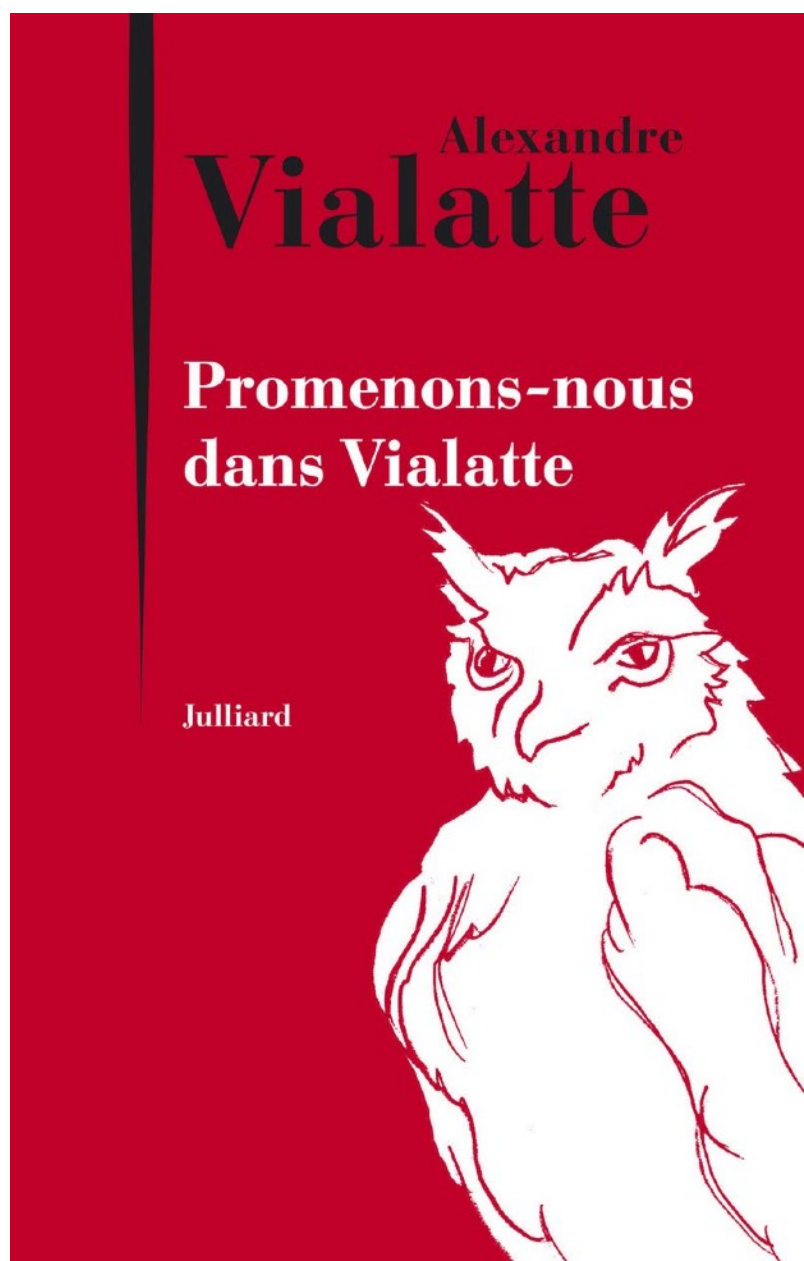
l'homme. Car tous les chemins de Vialatte mènent à l'homme. L'œuf, encore lui : « *L'homme est de la race des œufs dont on fait les omelettes.* ». La lune : « *L'homme ne fait que passer sur la Lune, encore plus vite que sur la Terre.* » Le luxe : « *Il y a des luxes nécessaires. L'homme lui-même est-il autre chose que le luxe de la planète ?* ». Le thon même : « *Il paraît que l'homme descend du thon. Qui aurait perdu beaucoup de son huile dans la bagarre.* »

On le voit, le portrait de l'homme n'égale pas celui de l'animal et sa grande âme, loin s'en faut. Du coup, l'insecticide, c'est pour l'homme, pas pour les insectes : « *Il faudrait épucer la langue et les idées, épouiller ça, passer l'étrille et la savon noir. Éliminer la prétention et le porte-à-faux. Il faudrait des insecticides.* » Mais si vous voulez en savoir plus sur l'homme selon Vialatte, allez donc à l'entrée « Homme ». Ça se trouve entre le homard et l'hôpital !

Devant l'homme, alors, qui ? ou quoi ? ou qui-quoi ? La machine ? Mais oui, c'est le siècle tel qu'il devient, va devenir, nous revenir : « *L'homme n'est que poussière. Et c'est pourquoi il a songé à s'en remettre à des robots du soin de penser et d'écrire à sa place.* » Avant d'enfoncer le clou : « *On a trouvé le couple idéal. Il paraît qu'il y a peu de divorces. En tout cas moins que sans la machine. L'homme n'a plus à se mêler de lui-même.* » Ça ne date pas d'hier, pas d'avant-hier : 1962. D'une certaine manière, Vialatte n'a pas pris une ride. Nous si !

Ou bien ? Il faut que l'homme soit grand, et il ne peut être grand que dans ses mots, son style, ses livres. Il est possible, en fin de compte, que l'écrivain, chez Vialatte, sauve l'homme. Des noms ? Michaux, qui « *mêle en lui le Rhénan, le Belge, et l'Espagnol. Il tient du clown et de l'insecte incroyable. C'est un de nos poètes les plus grands* ». Simenon : « *Simenon est moral par une très grande bonté, il comprend tout et s'abstient de juger.* » Nimier : « *Il était jeune, il était beau, il était brillant, il était modeste et insolent, il était hussard, il était rapide, il est mort vite et d'un excès de vitesse.* » D'autres encore, de son époque et d'ailleurs : Dickens, Mauriac, Sagan, Hugo... Vialatte ?

Oui, assurément oui. D'autant plus que Vialatte est un écrivain qui est un homme qui ne se prend pas pour un écrivain. Lisez. Pensez. Sali-



vez : « *Tout est poétique au poète. Et d'abord une belle charcuterie. En plein hiver. Quand il fait bien froid. Que la devanture est bien éclairée. Que la charcuterie a l'air d'une grotte en or. Avec des têtes de cerf au-dessus de la belle caissière. Des pâtés roses, des crevettes grises, des œufs de poisson, des anguilles sèches et des grattons d'Auvergne. Et du caviar en perles grises, qui vaut 50 000 francs le kilo. La vie semble plus belle, même si on n'en mange pas [...] La poésie est-elle autre chose ? La poésie est une paire de lunettes, la poésie est une façon de voir. La prose n'est que le caviar qu'on mange, la poésie celui qu'on voudrait manger.* »

Et le lecteur, repu, d'ajouter quand même : vous reprendrez bien un morceau de Vialatte ?

Heinrich Böll, bidasse dans la Wehrmacht

On découvre dans les Lettres de guerre d'Heinrich Böll (1917-1985) les impressions d'un soldat qui ne sait pas encore qu'il deviendra un des écrivains les plus importants de sa génération, et qui commence à exercer sa plume en racontant le front à sa famille.

par Jean-Luc Tiesset

Heinrich Böll

Lettres de guerre. 1939-1945

Trad. de l'allemand par Jeanne Guérout

Préface de Johann Chapoutot

L'Iconoclaste, 368 p., 22.90 €

Prix Nobel en 1972, Heinrich Böll est incontestablement un des principaux intellectuels allemands d'après-guerre, véritable « conscience » d'une République fédérale encombrée dès sa naissance d'un bien lourd héritage. On n'a sans doute pas oublié non plus sa silhouette coiffée d'un béret, accueillant Alexandre Soljénitsyne après son expulsion d'URSS en 1974. Mais ce que nous découvrons ici, ce sont les lettres du jeune soldat de la Wehrmacht qu'il fut durant près de sept ans, ignorant encore la célébrité qui lui serait un jour réservée.

La réception en France d'un tel ouvrage ne saurait être la même qu'en Allemagne, où les *Lettres de guerre* ont été publiées en 2001, quinze ans après la mort de Böll. La légende d'une Wehrmacht n'ayant jamais perdu son âme venait d'être sévèrement écornée par une exposition itinérante qui révéla au grand public la part active qu'elle avait prise aux crimes de guerre et aux crimes contre l'humanité. Alors que la droite (extrême ou pas) s'indignait d'une atteinte à l'honneur de l'armée et à la mémoire des combattants, la grande majorité découvrait ou achevait de se persuader que les atrocités n'avaient pas été le seul fait des fanatiques de la SS et de leurs auxiliaires. La plupart des Européens, eux, savaient déjà à quoi s'en tenir, en dépit du mythe tenace du soldat « correct » opposé au cruel SS.

Plus de soixante-dix ans ont passé, et le temps semble propice à la publication des lettres du soldat Böll en France malgré les plaies toujours sensibles laissées par l'Occupation. On peut penser que les souffrances et les peurs d'un fantassin

allemand entre 1940 et 1945 sont audibles partout et par tous, comme celles des combattants embourbés dans les tranchées de 1914-1918. Tous les bidasses du monde ne se ressemblent-ils pas sous la diversité de leurs uniformes ? Enrichies par quelques photos bien choisies, les *Lettres de guerre* de Heinrich Böll, ou plutôt une sélection d'entre elles opérée par l'éditeur français, nous sont donc désormais accessibles grâce à la traduction de Jeanne Guérout, judicieusement mises en perspective par l'excellente préface de l'historien [Johann Chapoutot](#).

L'intérêt du lecteur se portera naturellement sur les lettres envoyées de France, où Böll fut stationné à plusieurs reprises, à différents endroits des côtes de la Manche. Placé au cœur du dispositif destiné à empêcher le débarquement des Alliés, le « mur de l'Atlantique », il décrit sa vie au jour le jour, les marches, les gardes, l'ennui à peine troublé par quelques incursions de l'aviation anglaise, l'attente du courrier, les colis échangés avec ses parents. Mais le jeune soldat est heureux de pouvoir exercer son français au contact de la population locale : ouvriers de l'organisation Todt, filles à soldats, fermiers auprès desquels il se procure beurre et œufs. La cohabitation avec les civils se passe bien, de son point de vue, même s'il laisse parfois poindre sa mauvaise conscience : « *J'ai l'impression, même si on paye tout, de détrousser des cadavres* ». Mais à quel point ressent-il que les relations forcéot

es entre occupants et occupés cachent mal la violence que représente pour les Français la présence allemande ? Une certaine empathie envers le pauvre troufion dans son uniforme vert-de-gris qui n'a pas choisi d'être là n'empêche en rien qu'on souhaite le voir partir au plus tôt.

Nul ne ferait grief à Böll de dire son angoisse pour ses proches lorsque les bombes tombent sur Cologne, mais, en revanche, il s'apitoie moins sur le sort des populations occupées, affamées,



Façade de l'école Heinrich Böll de Fürth

**HEINRICH BÖLL,
BIDASSE DANS LA WEHRMACHT**

pourtant bombardées elles aussi, ou, pire encore, victimes d'exécutions de masses ou déportées. Il voit en France les villas du bord de mer vidées de leurs habitants, il verra encore beaucoup de villes saccagées et de décombres fumants : il les décrit, mais le plus souvent en observateur discret sur sa véritable intention. Peut-on imaginer qu'il n'ait rien vu, ni en France, ni en Pologne, ni en Rou-

manie, ni en Hongrie, ni en URSS, des exactions commises sur les civils ? Des exécutions d'otages ? De la déportation des Juifs ou des Tsiganes ? Ou des opérations de guerre menées par les résistants et les partisans ?

On attendrait davantage d'indignation, une prise de position plus tranchée, mais ses lettres restent le plus souvent en retrait par rapport à tout ce qui a dû heurter sa conscience et ses convictions. Sans doute la censure militaire empêchait-elle de

**HEINRICH BÖLL,
BIDASSE DANS LA WEHRMACHT**

tout dire, et la prudence la plus élémentaire suffit à expliquer bien des silences. Mais est-il absurde de soupçonner qu'une propagande omniprésente et insidieuse ait contaminé malgré lui le jeune homme qu'il était alors, fort éloigné du personnage considérable qu'il allait devenir ? La foi catholique jointe à sa rectitude morale ont protégé à coup sûr le soldat Heinrich Böll des sirènes du nazisme qui séduisirent tant de jeunes. Mais s'il reste au-dessus de tout soupçon, on se prend parfois à regretter qu'il ne pose pas un regard plus critique sur la conduite de la guerre – même si le climat de l'époque incitait à ne rien écrire de compromettant.

S'il souhaite en 1940 la défaite rapide de l'Angleterre, est-ce uniquement pour rentrer plus vite dans ses foyers, ou croit-il encore que ceux qui ont déclaré la guerre à l'Allemagne méritent leur sort ? En 1941, il se dit déprimé « *par l'atmosphère de dépravation extrêmement malsaine* » qui règne en France. Des préjugés transparaissent çà et là : face aux voisins de l'Est, il se sent « occidental » et, lorsqu'il se laisse aller à des considérations sur la psychologie des peuples, il ne fait guère que reprendre des poncifs abondamment diffusés. Dans une lettre où il évoque la mort de son beau-frère, il va jusqu'à exalter, avec prudence il est vrai, les antiques vertus germaniques, le sacrifice de soi, la mort au combat : « *C'est quelque chose de si sublime et de si simple que seul un silence respectueux ou la parole d'un véritable poète peut y rendre hommage* ».

S'il peut sembler naturel que Böll se réclame des valeurs « allemandes » qui ont fait partie de son éducation, il n'a pas encore pu ou su mesurer ce que le régime hitlérien leur fait subir. Rhénan, il n'aime pas la raideur prussienne ; catholique, il n'aime pas les nazis – mais sans voir encore que l'Allemagne où il a vu le jour, « *pays des poètes et des penseurs* », est en train de se perdre elle-même et qu'elle aura bien du mal à se retrouver après le laminage exercé sur la langue, la culture et l'histoire par douze ans de national-socialisme... Question de temps peut-être, ou manque de recul quand on voit les choses en fantassin, au ras du sol ? Sans doute, il aspire à la paix qui lui permettrait d'entrer véritablement dans sa vie d'adulte après cette longue parenthèse sous les armes commencée à l'âge de vingt-deux ans. Mais a-t-il imaginé alors ce que serait une *pax germanica* sous l'égide d'Adolf Hitler ?

Le jeune Böll, tel qu'il apparaît dans ses lettres, participe contraint et forcé à une guerre qu'il n'aime pas. Avec le temps, il apprend à ruser, à profiter de permissions spéciales, à faire durer un repos consécutif à une maladie ou à une blessure pour rester en Allemagne près des siens. Pour lui comme pour beaucoup d'autres, il faudra le détour par le front de l'Est et la rudesse de l'offensive soviétique pour prendre la mesure de la défaite qui s'annonce. Et pour tenter de tirer au mieux son épingle du jeu en choisissant, autant que faire se peut, une manière de terminer la guerre qui lui garantisse une captivité acceptable : plus que jamais alors, Böll prépare l'après-guerre, inquiet pourtant comme il le dit dans une lettre envoyée de Pologne en février 1944 : « *Je me languis de l'Allemagne, j'en ai peur aussi, peur de ma patrie devenue un champ de ruines* ».

Car, au fur et à mesure que le temps passe, s'accroît chez lui, en même temps que le sentiment de perdre les meilleures années de sa vie, un dégoût grandissant de la guerre qui fera de lui plus tard un militant pacifiste convaincu. Le rêve de Böll, c'est de reprendre ses études, et d'écrire : ses lettres peuvent à juste titre être lues aussi, et peut-être d'abord, comme les premiers pas dans une carrière d'écrivain qui ne peut encore se déployer, un exercice de l'œil et de la plume, la recherche d'un style. C'est à cela que nous invite sa propre épouse Annemarie dans sa préface de 2001 à l'édition allemande.

La guerre de Heinrich Böll n'est évidemment pas celle d'[Ernst Jünger](#), ni celle de Wolfgang Borchert, plusieurs fois jugé et emprisonné pour son opposition à Hitler. Ni héros, ni bourreau, le simple caporal-chef qu'il est devenu au terme de ces longues années n'aura rien à se reprocher pour l'avenir. Il n'a pas à craindre de révélation tardive sur un passé douteux comme ce fut le cas pour Günter Grass, qui provoqua un tsunami médiatique en avouant soixante ans après (en 2006) sa brève appartenance à la SS.

L'expérience vécue dans la Wehrmacht, les destructions provoquées par la guerre hitlérienne, la révélation enfin de l'ampleur des crimes nazis occuperont longtemps l'immense écrivain que devint Heinrich Böll rendu à la vie civile, désormais libre de sa parole, membre éminent du Groupe 47. Et toute son expérience accumulée nourrira de grands romans, à commencer par le premier d'entre eux, *Le train était à l'heure*, qui le rendit célèbre dès 1949.

Déambuler à Manhattan

La femme à part, récit autobiographique de Vivian Gornick, raconte les lectures, conversations et réflexions d'une promeneuse acharnée. Arpenter une capitale permet-il de redessiner le monde ? La rue new-yorkaise fait-elle figure d'agora contemporaine ?

par Steven Sampson

Vivian Gornick

La femme à part

Trad. de l'anglais (États-Unis)

par Laetitia Devaux

Rivages, 160 p., 17,80 €

The Odd Woman and the City – titre original – évoque *The Old Man and the Sea* (*Le vieil homme et la mer*) : joli renversement du genre et de la situation géographique. Au lieu de pêcher en haute mer, l'héroïne reste sur la terre ferme pour saisir des choses immatérielles : des paroles et des anecdotes. Sur la couverture de l'édition américaine, la typographie souligne son anormalité : le « O » est légèrement incliné : *The Odd Woman and the City*. « Odd » comme un œuf, figure féminine par excellence, celle de la maternité en veille.

Œuf intact, du moins pendant ses promenades hebdomadaires, entreprises en compagnie de son meilleur ami, homosexuel. *Attachement féroce*, le livre précédent de Vivian Gornick, révélait une narratrice aussi intègre, une marcheuse new-yorkaise accompagnée par sa mère. Que l'accompagnateur soit gay ou maternel, les échanges n'ont rien d'érotique : il est là pour écouter la plainte d'une femme déçue par la gent masculine.

« Odd » alors comme un nombre impair – 1 en fait partie –, un être condamné à rester seul, à ne pas se mettre durablement en couple. Une promeneuse profondément solitaire, dont les sorties régulières avec son ami Leonard n'ont aucune chance d'altérer le spleen fondamental : « *Bien entendu, cette ville était New York – qui est aussi celle de Whitman et de Crane –, et le contexte celui du mythe du jeune génie à peine débarqué dans la capitale du monde – à la manière d'un tableau de l'annonciation profane – tandis que toute la ville l'attend, lui et personne d'autre. [...]* Mais ça, ce n'est pas du tout ma ville. Ma

ville, c'est plutôt celle des Anglais mélancoliques – Dickens, Gissing et Johnson, surtout Johnson. Une ville où aucun de nous ne va nulle part, car nous sommes déjà là, nous autres les éternels spectateurs du poulailler qui arpentons ces artères misérables et merveilleuses à la recherche de notre reflet dans les yeux d'un inconnu ».

D'autres promeneurs avant elle ont déjà emprunté ces mêmes voies – peu importe que ce fût à New York ou à Londres, c'est le statut de métropole qui compte, pour en tirer des livres : la rue sert à être transmuée en écriture. Seuls les provinciaux ou les banlieusards peuvent vraiment le comprendre, ceux qui ont grandi ailleurs, en regardant d'un œil envieux le dédale d'intense activité concentrée dans les centres-villes. Gornick fait penser à [Don DeLillo](#), lui aussi amoureux des canyons de Manhattan, lui aussi originaire de l'arrondissement dont le nom célèbre Jonas Bronck, pionnier hollandais du XVII^e siècle : « *Grandir dans le Bronx, c'était comme grandir dans un village. Depuis le début de l'adolescence, je savais que le monde avait un centre, et que j'en étais très loin. Et pourtant, je savais aussi qu'il suffisait de prendre le métro pour se retrouver à Manhattan. Manhattan, c'était l'Arabie.* »

Si, à l'origine, l'Amérique était un pays où les autochtones restaient attentifs aux moindres évolutions de la faune et de la flore environnantes – histoire de survie –, aujourd'hui les citadins ont développé d'autres compétences, dont la capacité de déchiffrer des signes vestimentaires et verbaux. « *À mesure que nous grandissions, mes amies et moi nous aventurions de plus en plus loin dans le quartier jusqu'à devenir des filles arpentant le Bronx comme si elles devaient en atteindre le cœur. Nous nous servions des rues comme les enfants de la campagne utilisent les champs, les rivières, les montagnes et les grottes : pour nous inscrire sur la carte du monde. Nous faisons des promenades qui dureraient des heures. À douze ans, nous savions*



DÉAMBULER À MANHATTAN

dans l'instant si quelqu'un avait des paroles ou un comportement ne serait-ce que très légèrement déplacés. »

Fidèle à la tradition d'Hemingway, l'Américain demeure un chasseur, ne fût-ce que de proies incorporelles et urbaines. C'est dire combien l'écriture de Vivian Gornick est « masculine, » selon les anciens codes, ce qui explique peut-être sa situation « à part », éloignée des garçons. Mais si, au fil des années, elle a pris goût à l'autonomie, condition *sine qua non* de l'épanouissement, ce n'était pas pour ressembler à l'autre sexe : « *Pour la première fois, et certainement pas la dernière, j'ai eu la certitude que les hommes n'appartenaient pas à la même espèce que moi. Qu'ils étaient d'une espèce différente et inconnue. C'était comme si une membrane invisible était apparue entre mon amant et moi, assez fine pour être traversée par le désir, suffisamment opaque pour entraver la communion humaine. L'individu de l'autre côté de cette membrane me semblait aussi irréel que je devais l'être pour lui. À cet instant, je me moquais de ne plus jamais coucher avec un homme. »*

Leonard partage son regard critique sur les défauts du sexe masculin : « *Je n'aime pas l'énergie masculine. Trop dure, trop brutale, trop directe, elle n'est pas très intéressante. La gestuelle, les mouvements, le répertoire, sont trop limités. C'est très différent d'avec les femmes. Sans nuances et sans modulations. Ce n'est pas du tout attirant. Et parfois, ça en devient même suffoquant. »* Ces propos légèrement misandres sont rafraichissants, même si l'on regrette que l'auteure soit moins tolérante à l'égard du discours inverse : la mécompréhension et le mépris entre les sexes n'ont jamais été univoques [1] !

Pour cette narratrice ayant apparemment fait le deuil de l'érotisme, que reste-t-il comme délice ? En un mot, la rue : espace de la consolation et de la découverte. Faut-il plonger dans la solitude avant de s'ouvrir à l'univers ? Ce fut le cas pour le vieil homme d'Hemingway, et Vivian Gornick semble poursuivre la même voie : devenue une femme à part, elle se montre particulièrement réceptive à l'Autre, qu'il se manifeste dans des textes – écrits par des auteurs morts ou vivants –, ou en chair et en os, tels ses concitoyens rencontrés dans les bus, sur les trottoirs et dans les magasins.

Hélas, Manhattan évolue, à l'instar de la planète entière, et pas toujours pour le mieux : « *Après le 11 Septembre, une atmosphère quasi indescriptible envahit la ville et s'y installa. Pendant des semaines, New York eut l'air atterrée, tourmentée, retournée. Les gens marchaient d'un air absent comme s'ils cherchaient à mettre des mots sur quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. L'odeur était terrible ; personne n'aurait su la décrire, mais dès que l'air pénétrait vos narines, vous étiez saisi par l'anxiété. Pendant tout ce temps, régnait un calme extraterrestre. Les restaurants, les théâtres, les musées, les magasins, la circulation, la foule même, tout semblait assourdi, inerte, voire figé [...] Lorsque l'expérience humaine sort du cadre, que menace la fin de la civilisation, seules tiennent les vérités les plus solides. Je les trouvai alors dans la prose minimaliste des romanciers français et italiens des années cinquante et soixante. Là, dans la sinistre intimité de cette prose, résonnait un silence envahissant et prometteur d'un désordre moral d'importance. C'est ça, se dit le lecteur. Quoi qu'il en fût avant, c'est comme ça maintenant.*

Sur l'îlot au centre de Broadway, je me rendis compte que ce que nous étions en train de perdre, c'était la nostalgie ».

Pourtant, malgré cette perte incalculable, Vivian Gornick transmet le goût d'une capitale englobant des possibilités infinies : « *Nous remontons la Sixième Avenue à hauteur de Midtown quand tout à coup, sans que je sache pourquoi, peut-être parce que je pense au dramaturge, je me souviens d'une phrase de Frank O'Hara que j'ai vue gravée sur une plaque en acier clouée à la balustrade dans la marina de Battery Park. "Il n'est pas nécessaire de quitter New York pour disposer de toute la verdure nécessaire." »*

De la même façon, a-t-on besoin de quitter ces pages pour disposer de toute la nourriture spirituelle nécessaire ?

1. Gornick taxe Philip Roth de misogynie depuis la publication de *Ma vie d'homme* (1974). En 2008, dans *The Men in My Life* (inédit en français), elle a critiqué son œuvre, à partir de *Portnoy et son complexe*, en ces termes : « *Dans tous les livres des trois décennies suivantes, les personnages féminins sont monstrueux parce que, pour Philip Roth, les femmes sont monstrueuses. »*

Un râleur et sa revue

Karl Kraus serait-il le prophète de notre temps ? Des prophètes il a la ténacité et l'opiniâtreté, voire le caractère obsessionnel : de 1899 à 1936, il n'a cessé de batailler contre la grande presse de la bourgeoisie libérale représentée par Die Neue Freie Presse. Dans sa célèbre revue à couverture rouge, Die Fackel, dont il assure seul à partir de 1911 le contenu éditorial, Kraus, le « râleur », exprime des préoccupations et des inquiétudes qui semblent rejoindre pour une part les nôtres, ce qui donne à ce Viennois une étonnante et peu rassurante actualité.

par Jean Lacoste

Jacques Le Rider

Karl Kraus.

Phare et brûlot de la modernité viennoise.

Seuil, 432 p., 26 €

Le ton est apocalyptique, avec, au cœur, le refus de la modernité technique, du « progrès » illusoire, cette « *magie noire* » qui éloigne de l'expérience de la nature, celle que le jeune Kraus avait intensément éprouvée dans son enfance en Bohême, où il naît en 1874 : Jacques Le Rider ne manque pas de relever « *le regard méfiant et anxieux de l'enfant transplanté à Vienne* ». Kraus sera toujours un « antimoderne », ne pouvant vivre ailleurs qu'à Vienne, qu'il abhorre.

Autre thème d'aujourd'hui, exposé dès 1902 dans *Moralité et criminalité* : la promotion de la sexualité, notamment féminine, que Kraus défend assez paradoxalement en faisant l'éloge de la prostitution. Il fait jouer les œuvres de Wedekind, dont va s'inspirer Alban Berg, pour dénoncer l'hypocrisie et les frustrations de la classe dominante (sans pour autant se laisser fasciner par la psychanalyse, « *cette maladie mentale dont elle se prend pour la thérapie* », selon un aphorisme plus célèbre qu'équitable).

Et que dire de son obsession majeure, la perversion du langage par une grande presse au service des possédants, de l'industrie, la fabrique des « fausses nouvelles », des « bobards » omniprésents, notamment en pleine guerre, obsession qui se révèle prophétique à l'heure des *fake news* et des réseaux sociaux, de la manipulation des médias. Kraus lui-même va jusqu'à inventer un tremblement de terre pour mettre en évidence les

chemins de la désinformation et il se bat pour la protection de la vie privée, fût-ce, paradoxalement, en réclamant que soit bridée par la censure la sacro-sainte liberté de la presse.

Dans sa grande œuvre théâtrale, *Les derniers jours de l'humanité*, publiée d'abord en livraison dans *Die Fackel* et ensuite en livre (1922), dans cette tragédie glaçante, cette opérette « sanglante » en cinq actes, un prologue et un épilogue, dans ce *Second Faust* de cabaret, Kraus se contente souvent, pour décrire la monstruosité de la guerre de 14-18, l'irresponsabilité criminelle des chefs militaires, des hommes politiques, des journalistes et de l'homme de la rue, de citer leurs propos : la citation suffit à disqualifier les postures, elle devient une arme, comme, à sa manière, l'aphorisme. Ce sont des « citations à comparaître » devant le tribunal ultime de l'histoire dans une lumière de Jugement dernier.

Mais ce prophète nous intéresse aussi par ses contradictions et ses ambiguïtés, que Jacques Le Rider ne dissimule pas, et d'abord un antisionisme affiché d'emblée de jeu avec *Une couronne pour Sion* (1898) et qui flirte souvent avec un antisémitisme à peine dissimulé et une forme larvée de « *haine de soi juive* », pour reprendre l'expression de Theodor Lessing. L'objectif des Juifs autrichiens ne saurait être, selon [Karl Kraus](#), la constitution d'un nouvel État, mais la totale et loyale assimilation à la culture et à la langue allemande, véritablement sacralisées sous la forme mythique qu'elles ont connue au temps de Goethe et de Schiller. Kraus ne ménage pas ses critiques à l'encontre de la riche bourgeoisie d'affaires juive (dont sa famille fait partie), il refuse même de se reconnaître dans la figure de Heinrich Heine, son double.



UN RÂLEUR ET SA REVUE

Comment traduire le titre de sa revue, *Die Fackel* ? Une ambiguïté se révèle. Manifestement inspirée par *La Lanterne* du pamphlétiste Henri Rochefort, la revue a-t-elle voulu être un « flambeau », qui éclaire, au sens des Lumières, en chassant les préjugés, ou bien une « torche » qui pénètre dans les ténèbres d'un monde corrompu pour le détruire ? Kraus ne semble pas avoir toujours échappé à l'ivresse que procure le pouvoir de dénoncer, quand il réclame par affiches dans Vienne le départ du préfet de police Johann Schober, responsable des massacres du 15 juillet 1927 : un « réseau social » à lui tout seul...

Par haine de la modernité et provocation réactionnaire, Kraus se convertit même au catholicisme (pour quelques années) et fait une cour pressante à la belle baronne Sidonie Nádherný, l'amie de [Rilke](#), mais quand l'Autriche, battue et réduite par le traité de Saint-Germain-en Laye à un maigre territoire autour de « Vienne la Rouge », est devenue une république, Kraus se sent de nouveau social-démocrate (pour quelques années) et mènera campagne dans sa revue contre la nostalgie habsbourgeoise et son kitsch écœurant.

Un prophète doit faire entendre sa voix, et Karl Kraus n'échappe pas à la règle. Son hostilité envers les journalistes vient de ce qu'il considère que ces derniers corrompent le langage en se mettant au service des intérêts financiers, et sa revue a été une tentative grandiose pour résister à cette dégradante servitude par une exigeante « doctrine de la langue » (*Sprachlehre*) qui se traduit par des remarques stylistiques affûtées dans *Die Fackel*, mais aussi par des lectures publiques à haute voix de ses auteurs de prédilection : Goethe, Shakespeare, mais aussi Offenbach dont il lisait avec virtuosité les livrets, ou l'Autrichien J. F. Nestroy, l'auteur de pièces populaires. Ces lectures publiques (près de 700, dont quelques-unes à Paris, à la Sorbonne...) n'ont pas manqué d'impressionner ceux qui ont assisté à ces performances, [Elias Canetti](#), Adorno, Brecht ou Walter Benjamin, qui consacra plusieurs essais à Kraus, dont un substantiel en 1931.

Et pourtant nul n'est prophète en son pays. Sa sévère et flamboyante défense et illustration de la langue allemande ne cache-t-elle pas une interrogation, un doute ? Même quand il prône la langue allemande classique avec la violence d'un guerrier – l'image est de Benjamin –, Karl Kraus

semble avoir toujours eu à l'esprit l'arrière-pensée qu'il ne pouvait échapper à sa judéité et que jamais il n'aurait la complète maîtrise de « *l'allemand allemand* ». Toujours il paraît combattre au fond de lui-même un « *jargon juif* » impossible à éliminer, ce *jüdeln*, ce *mauscheln* dont parle de son côté [Kafka](#) dans une lettre célèbre à Max Brod de juin 1921 (citée ici p. 194).

Que peut au demeurant l'amour inconditionnel de la langue, que peut une simple revue, même très lue, même célèbre, contre une évolution politique comme celle de l'Autriche des années trente, qui voit même les sociaux-démocrates être attirés par l'idée d'un Anschluss avec l'Allemagne en voie de nazification ? Et alors, paradoxe, au moment où sa voix aurait pu avoir un écho, le prophète semble frappé d'aphasie. Il écrit certes un texte d'une grande force qui mobilise le Goethe du *Second Faust* contre la barbarie nazie, mais il n'a pas publié cette *Troisième nuit de Walpurgis*. Pis, il suspend la parution de *Die Fackel* de décembre 1932 à octobre 1933 : « *je reste muet et ne dis pas pourquoi* », déclare-t-il alors, et quand la revue reparait en juillet 1934 il semble même justifier son silence par la désastreuse et fameuse formule : « *Mir fällt zu Hitler nichts ein* » (« *Quant à moi, Hitler ne m'inspire rien* »). Soucieux de garantir l'indépendance de l'Autriche face au Reich, il a même de l'indulgence et de la considération pour le chancelier Engelbert Dollfuss et le rempart imaginaire de son austro-fascisme. Ce qui suscite chez ses lecteurs et ses auditeurs une incompréhension croissante qui assombrit ses dernières années. Il meurt en 1936.

La biographie de Karl Kraus par Jacques Le Rider [1] vient heureusement compléter le livre déjà ancien sur *Modernité viennoise et crises de l'identité* (PUF, 1990) ; elle est moins le récit détaillé d'une simple vie d'écrivain que l'exploration de tout un monde intellectuel qui nous touche de près et qui prend vie : Vienne, avec son étonnante modernité. On croise au fil des pages d'innombrables figures de l'empire habsbourgeois et de la malheureuse république qui a suivi, d'où se détachent des personnalités comme Freud, Wedekind, l'architecte Alfred Loos, Alban Berg, Adorno, Elias Canetti, Wittgenstein... La tentation est grande quand on a lu ce livre impressionnant de science et de maîtrise – l'allemand de Kraus est notoirement très difficile – d'aller en pèlerinage à Vienne sur les traces de Kraus, le « rôleur » (*der Nörgler*), au n° 6 de la Lothringerstrasse et au « cimetière central » de Vienne.

1. Jacques Le Rider collabore à EaN.

Malaparte pas si fasciste

La vision ordinaire du fascisme des années vingt est tellement caricaturale que l'on ne reconnaît pas pour tels ses avatars actuels. Un autre effet en est que l'on persiste à coller l'étiquette « fasciste » sur le personnage de Malaparte, comme s'il avait quoi que ce soit de commun avec l'antisémite Céline ou avec le sycophante Brasillach. Le Cahier de L'Herne qui lui est consacré rappelle au contraire sa clairvoyance politique.

par Marc Lebiez

Cahiers de L'Herne : Curzio Malaparte
L'Herne, 336 p., 33 €

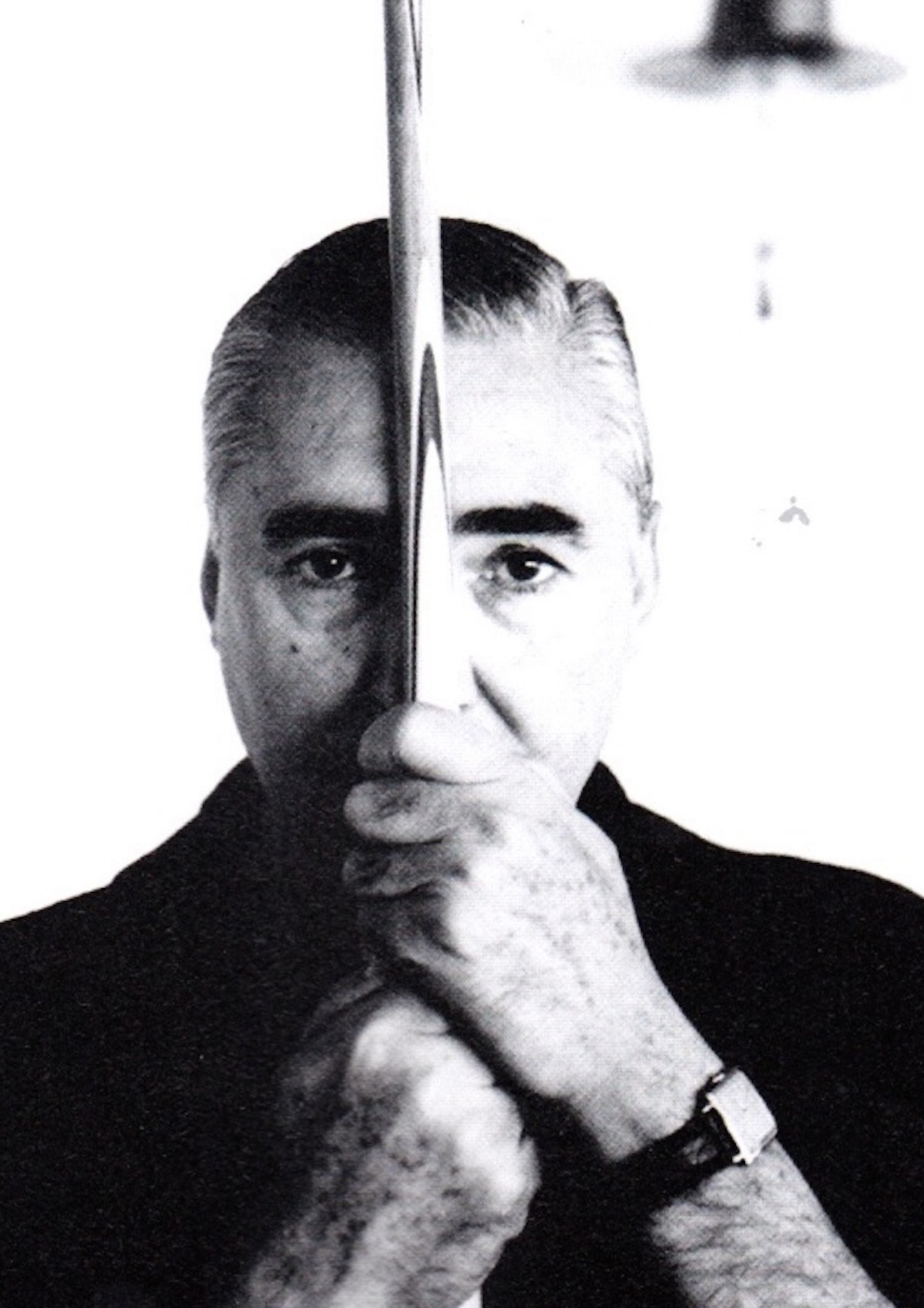
Que le fascisme mussolinien des années vingt ait été violent et antidémocratique, c'est clair. Mais il ne l'était sans doute guère davantage que n'est la Turquie d'Erdogan ou que ne risque de devenir le Brésil de Bolsonaro. La droite française des années trente ne trouvait pas moins de vertus à Mussolini que celle d'aujourd'hui à la Hongrie de Viktor Orban. L'époque était marquée par une conjonction entre la hantise du communisme et la mémoire des massacres de la « Grande Guerre ». C'était, en Turquie, le temps de Mustapha Kemal, qui se référait aux jacobins français – sur les proclamations chauvines de qui nous passons un peu vite le chiffon de l'oubli. Il y avait aussi, pour l'Italie, l'inachèvement d'une unité vieille tout juste d'un demi-siècle ; le nationalisme n'avait alors pas le même sens pour elle que lorsqu'il s'agit de rejeter à la mer des réfugiés partis d'Afrique.

Que Malaparte ait eu tort de prendre sa carte du parti national fasciste en 1922, il nous est facile de le dire avec la lucidité de ceux qui regardent le temps passé avec le recul d'un siècle et voient clair dans la réalité de ce mouvement qui dut sa réussite politique à sa confusion intellectuelle, avant de sombrer dans l'ultracisme de Salò. En 1922, il y avait seulement quarante ans que Garibaldi était mort et c'est en imitant ce modèle que Malaparte combattit pour la France lors de la Première Guerre mondiale ; il avait 16 ans, il mentit sur son âge pour pouvoir s'engager dans une « légion garibaldienne ». Parmi les porteurs de Chemise noire lors de la marche sur Rome, un

certain nombre ont pu croire mettre leurs pas dans ceux des légendaires « Chemises rouges », les combattants garibaldistes. Quant au mot « fasciste », loin d'être perçu comme réactionnaire, il rappelait alors les révoltes paysannes du XIX^e siècle sicilien.

Malaparte ne tarda pas à prendre conscience de son erreur de jugement et paya son antifascisme de longues années d'enfermement. À quoi avait-il cru en 1922 ? À la promesse d'une révolution qui construirait enfin cette Italie moderne et puissante dont la victoire sur les Autrichiens n'était que le prodrome. C'est animé de cet état d'esprit qu'il a combattu de l'intérieur le basculement réactionnaire du régime puis a mesuré la vacuité de la promesse révolutionnaire, et s'est mué en opposant. Il n'a pas attendu pour cela les lois raciales de 1938 : il rompt avec le parti national fasciste dès 1931. L'année est aussi celle de la publication de son *Technique du coup d'État* dans lequel Mussolini eut raison de se sentir visé. Hitler aussi était insulté, et l'on n'était pas encore en 1933.

Il n'y a pas eu, dans l'Italie mussolinienne, l'équivalent de l'exil massif à quoi l'antisémitisme nazi contraignit la quasi-totalité des intellectuels allemands de qualité. C'est pourquoi on ne peut pas faire de la même manière la part entre les gens estimables (ceux qui, Juifs ou non, ont dû s'exiler) et les gens compromis et méprisables qui sont restés. La plupart d'entre les Italiens que nous jugeons estimables sont restés, pas forcément sur le mode de l'exil intérieur. Ainsi d'auteurs aussi peu suspects de sympathies fascistes que Moravia ou Vittorini (dont Malaparte a publié les premiers textes). On oublie que plus d'un cinéaste du néoréalisme a commencé sa carrière bien avant les années cinquante ; on n'en veut



MALAPARTE PAS SI FASCISTE

pas à Rossellini d'avoir été ami de Vittorio Mussolini et d'avoir réalisé des films après 1938. Sans doute parce qu'il était le plus grand écrivain de l'époque, l'opprobre est concentré dans la personne de Malaparte, que l'on persiste à dire fasciste alors que ses livres sont parmi les plus violentes dénonciations de tout ce que nous pouvons détester dans le fascisme.

Il est vrai que c'est en tant que correspondant de guerre du *Corriere della Sera* qu'il aura été présent sur la plupart des fronts européens de la Seconde Guerre mondiale, qu'il l'était du côté italien, ce qui lui donna la possibilité de converser avec des officiers de la Wehrmacht. Mais les lecteurs de *Kaputt* et de *La Peau* savent aussi avec quelle vigueur il les a dénoncés : en les faisant parler, il en fait ressortir l'ignominie – comme d'ailleurs celle des Américains conquérant Naples.

En juillet 1946, Maurice Nadeau publie dans *Combat* une recension de *Kaputt*. Le personnage de Malaparte « *n'excite point tant [sa] sympathie que [sa] curiosité* ». Il « *l'imagine assez bien condottiere d'une Renaissance italienne qui eût perduré* ». Et le fondateur de la *Quinzaine littéraire* ajoute : « *Il lui manquait pour faire un bon fasciste la servilité, disposant en revanche de qualités indésirables : un certain sens de la grandeur virile qui abomine la jactance hystérique des dictateurs femelles, un goût certain pour la liberté, un respect foncier de l'homme* ». Il conclut sa recension en souhaitant que soit « *pris au sérieux le pieux souhait de Malaparte : Il faut que les temps nouveaux soient des temps de liberté et de respect pour tous* ».

Découvrir ce texte de Maurice Nadeau, qui formule si justement ce que l'on aurait voulu dire, est une des satisfactions qu'apporte ce Cahier de l'Herne, riche certes d'abondants témoignages et évaluations comme toutes les livraisons de cette revue, mais plus encore de très nombreux petits textes de Malaparte lui-même, articles de presse difficiles à trouver ou lettres personnelles. Le condottiere était certes déjà familier au lecteur assidu de ses livres – ses romans, bien sûr, mais aussi son *Journal d'un étranger à Paris* ou ses livres politiques comme *Technique du coup d'État*, *Le Bonhomme Lénine* ou encore *Muss* et *Le Grand Imbécile*. Mais l'homme Malaparte est tellement présent derrière l'écrivain – il faudrait peut-être dire : devant – que son lecteur désire le

connaître toujours un peu mieux, en être encore un peu mieux familier. Est aussi satisfaite la curiosité de voir comment furent reçus lors de leur parution des écrits au caractère ouvertement provocateur.

On peut grandement apprécier ce beau Cahier et néanmoins regretter la faiblesse de ses références. Beaucoup des contributeurs et des correspondants de Malaparte sont loin d'être encore connus de tous les lecteurs du XXI^e siècle. Si l'on ne sait pas qui est tel auteur, ni ce que pouvait être telle revue disparue de longue date, il est difficile d'apprécier la portée de son propos, que celui-ci soit louangeur ou pas. Sans doute le problème peut-il se poser à propos de n'importe quel auteur mais il prend une acuité particulière s'agissant d'une époque et d'un personnage à propos de qui l'enjeu est justement d'y voir plus clair, sans se laisser abuser par des mots dont la coloration politique tend à nous échapper d'autant plus qu'elle nous paraît aller de soi.

Ce souci fut d'ailleurs celui de Malaparte lui-même, qui reproche amèrement – ironiquement aussi, reconnaissons-le – aux Français qu'il rencontre après guerre de refuser de serrer la main à ce « fasciste » quand eux-mêmes n'ont pas levé le petit doigt contre le maréchalisme ni contre l'occupant. D'autres ont cru pouvoir poser aux résistants pour avoir fait voler des mouches dans quelque théâtre empli d'officiers vert-de-gris. L'horreur de ce que faisaient ces officiers et leurs affidés, c'est dans *Kaputt* qu'elle est décrite avec une précision qui la dénonce. Qui d'autre a dit – dès 1943 ! – à quel genre de collection se livraient les Oustachi croates ? Qui d'autre a évoqué cette nuit bucarestois où l'on trucidait sept mille Juifs dans un abattoir ? En chantant des cantiques, cela va de soi. Les descriptions de Malaparte sont horribles et très écrites, écœurantes parce que voulues telles – cette nausée-là, il était bon qu'un grand écrivain la provoquât sans attendre.

Un pseudonyme dit beaucoup sur celui qui a choisi d'être connu sous ce nom. Quand Kurt Suckert quitta le parti national fasciste, il eut conscience d'avoir mal commencé. Il voulut aussi dire son attachement à la France, négligeant le mépris dont celle-ci couvre sa « petite sœur latine ». *Bonaparte* avait bien commencé et mal fini ; *Malaparte* avait mal commencé mais il finirait bien. Nous pouvons lui faire ce crédit.

Sortir de la torpeur

David Grossman, Amos Oz : on associe fréquemment leurs noms. Outre qu'ils sont deux des grands romanciers israéliens d'aujourd'hui, ils appartiennent à un « camp de la paix » de plus en plus fragile. Avec d'autres, ils résistent à la « paralysie » qu'évoque David Grossman dans les interventions du recueil Dans la maison de la liberté, et à la « torpeur hypnotique » que déplore Oz dans Chers fanatiques.

par Norbert Czarny

David Grossman

Dans la maison de la liberté. Interventions

Trad. de l'hébreu par Jean-Luc Allouche
et Rosie Pinhas-Delpuech

Seuil, 174 p., 19 €

Amos Oz

Chers fanatiques

Trad. de l'hébreu par Sylvie Cohen
Gallimard, 128 p., 10,50 €

On se gardera de confondre les deux recueils et plus encore de n'y voir que des plaidoyers de plus pour une cause perdue. Un point commun les unit cependant : les deux essayistes plaident pour une maison solide : « Qu'est-ce qu'une maison ? C'est un endroit dont les murs – les frontières – sont définis et reconnus ; dont l'existence est stable, solide et confortable ; dont les habitants connaissent les codes intimes ; dont les rapports avec les voisins sont établis ; un endroit qui dégage un sentiment d'avenir. » La définition que propose David Grossman ne correspond guère à ce qu'est Israël, une forteresse. Et l'écrivain d'ajouter, « si les Palestiniens n'ont pas de maison, les Israéliens non plus n'auront pas de maison ». [Amos Oz](#) ne disait pas autre chose dans l'un de ses précédents essais : Aidez-nous à divorcer ! Mais aujourd'hui, nul médiateur, avocat ou autre juriste n'aide à divorcer pour construire deux maisons. Et on verra plus loin quelles en sont les conséquences.

Chers fanatiques rappelle donc d'autres essais d'Amos Oz, dont le superbe *Les Voix d'Israël*, désormais effacé de sa bibliographie (on ignore pourquoi) et *Comment guérir un fanatique ?* Amos Oz a souvent dit ne pas utiliser le même

stylo selon qu'il écrit un roman ou un essai. Mais l'ironie, commune aux deux genres, donne souvent le ton à travers ses réflexions sur le fanatisme, sur les diverses manières d'être juif aujourd'hui, ou sur la « gestion du conflit » que Grossman appelle d'un euphémisme connu de tout Israélien « *la situation* ». Oz aime le paradoxe, la conversation vive ; il aime la formule, jamais gratuite. Ainsi, quand il se dit « *expert en fanatisme comparé* » puisque enfant de Jérusalem, ville qui a toujours abondé en illuminés, il était lui-même un fanatique. Le mot d'ordre du fanatique pourrait être : « Ouvre la bouche et je la remplirai. »

Le fanatisme d'aujourd'hui, résume Oz, est quête d'une « *rédemption instantanée* ». Le fanatique est un « *point d'exclamation ambulant* ». Amos Oz ouvre des pistes pour immuniser contre cette maladie. La curiosité et l'imagination en sont deux, et l'on s'amusera du rapprochement qu'il établit entre ragot et littérature. Pas si vain que cela, et utile. Une histoire de chauffeur de taxi (catégorie professionnelle très typée en Israël) montre aussi comment pousser un raisonnement jusqu'à l'absurde peut désarçonner. « *Le fanatique est celui qui ne peut pas changer d'avis et ne veut pas changer de sujet* », écrit [Churchill](#). Essayons cependant, en commençant par « *contrôler le petit fanatique qui se cache en nous* ».

La deuxième réflexion reprend un chapitre de *Juifs par les mots*, coécrit avec sa fille en 2004. Son titre est clair, sinon éclairant : « *Non pas une lumière mais plusieurs*. » Le laïc qu'il est se plonge dans les textes de la tradition juive et met en lumière le « *gène anarchiste et virulent* » au fondement du judaïsme. Aucune autorité ne peut l'emporter et, pour raviver ce qu'il écrit du fanatisme, l'étincelle créatrice ne peut exister que par la confrontation des contraires, sans

SORTIR DE LA TORPEUR

cesse à l'œuvre dans l'Histoire juive : « *On nous rabâche que l'union fait la force. De fait, notre force consiste à nous unir autour de notre droit à la différence. L'altérité n'est pas un mal passager, mais une bénédiction. La controverse ne constitue pas un élément de faiblesse, mais un élément essentiel pour stimuler la créativité.* »

Amos Oz craint l'agressivité (et on le comprend !) mais pas la polémique. Et ce militant de la gauche a de quoi faire à droite... comme du côté des post-sionistes, des Juifs messianiques, soutenus (comme la corde soutient le pendu) par les évangélistes américains dans leur volonté de bâtir un troisième temple. Mais Oz combat aussi les ultraorthodoxes, qui refusent tout État. On lira le détail des arguments opposés à chacun, et sans dire qu'ils remontent à Mathusalem, disons qu'ils rappellent des échecs lointains, heureusement transformés en récits qu'on se raconte lors des repas de famille, pour les fêtes juives qui les commémorent.

Si le livre d'Amos Oz a une forme de légèreté, celui de David Grossman est marqué du sceau du tragique. Les essais publiés datent de 2008 à nos jours et sont donc hantés par la mort de son fils, Uri, au dernier jour d'une guerre contre le Hezbollah. Il écrivait alors *Une femme fuyant l'annonce*, roman de la nouvelle atroce qu'on ne veut pas entendre. Pour ce faire, Ora, l'héroïne, se protège en arpentant la Galilée avec un amour de jeunesse. Tandis que les rumeurs terribles liées à la « situation » parasitent un peu tout, elle raconte les « *petits et grands moments de la vie* » de son fils, s'attache aux nuances les plus ténues. Les détails la sauvent du bruit, des paroles excessives et intempestives. Le romancier s'est ainsi sauvé du pire chagrin, est sorti d'un « exil » en reprenant l'écriture de son roman, une fois les sept jours de deuil passés : « *Aujourd'hui, après avoir écrit Une femme fuyant l'annonce puis Tombé hors du temps, je sais que, dans certaines circonstances, la seule liberté laissée à l'individu est celle de formuler sa tragédie dans ses propres mots, et non dans ceux que d'autres lui concèdent. Ou lui imposent.* »

Les réflexions de Grossman portent sur la « situation », sur les derniers développements de la politique nationale, mais aussi sur ce que la Shoah nous apprend. Il les présente lors de remises de prix ou de rencontres, en particulier en

Allemagne. L'événement traumatique que représente le génocide est à comprendre au présent. Il faut ou faudrait qu'il serve d'« *efficace signal d'alerte éthique* » et cela, l'œuvre littéraire seule le permet, parce qu'elle décrit l'intime, le singulier.

Grossman prend exemple sur *À pas aveugles de par le monde*, le roman de [Leïb Rochman](#), afin de montrer comment l'écrivain yiddish a triomphé des obstacles : « *Pour les artistes, il s'agit d'une responsabilité insigne : celle de présenter les faits de façon honnête, sans manipulations ni sentimentalisme. Sans vulgarité ni grossièreté. Il est très difficile de plonger dans ces abysses, dans le lieu où toutes les consciences se sont perverties, et d'illustrer le chaos total qui s'est produit là-bas.* » L'écrivain peut comprendre de l'intérieur ce qu'est le tueur ou celui qu'il assassine, se demander par la fiction ce qu'il aurait fait s'il avait vécu l'événement. Lui seul le peut, transformant la cynique « statistique » de Staline sur les millions de morts en une histoire individuelle. En écrivant, Grossman crée des « *cellules [...] de libre volonté, d'individualisme et d'idiosyncrasie au cœur même d'une réalité caractérisée par l'arbitraire, la coercition et l'exclusion* ».

Il y a deux manières de lire les interventions de Grossman. La première est pessimiste, inquiète. On constate avec lui qu'en Israël, on ne peut faire de projets à longue échéance. L'impression de survivre est la plus forte, et pire, « *Israël a échoué [...] à guérir l'homme juif de son amère perception fondamentale : celle de ne s'être presque jamais senti chez lui dans le monde* ». La « *mélodie lugubre* » qui prévaut en ce moment n'augure rien de bon. On l'entend et la supporte, année après année, signe que le pays a perdu cette « étincelle » de créativité qui caractérisait l'esprit israélien et que la droite au pouvoir a fait perdre, acculant le pays à « *la stagnation* ».

Mais le romancier écrit certaines de ces phrases terribles dans un discours consacré aux relations entre son pays et l'Allemagne pour rappeler combien la réconciliation semblait impossible. Elle a eu lieu. Pour qu'une autre réconciliation soit aujourd'hui possible, il faut qu'Israël parvienne à « *réécrire son récit* » au Moyen-Orient, avec ses voisins, ceux qui n'ont pas encore de maison, en particulier. Cela prendra du temps, mais peut-on envisager autre chose ?

Dans la fabrique de *La Roue rouge*

Un écrivain écrit comme on dit qu'un enfant joue. Mais il ne lui suffit pas d'écrire : il lui faut arriver à l'écriture recherchée. Édifier comme l'enfant les règles du jeu qu'il invente au fur et à mesure. Le Journal de La Roue rouge montre cet effort sur soi et sur les hostilités et contraintes extérieures, afin de construire le monumental tableau de la Révolution russe que s'est proposé très tôt Soljénitsyne. Hostilités et contraintes vaincues, l'effort est pourtant laissé en plan, inabouti. Que s'est-il passé ?

par Christian Mouze

Alexandre Soljénitsyne

Journal de la Roue rouge (1960-1991)

Trad. du russe par Françoise Lesourd

Fayard, 701 p., 39 €

La Roue rouge, quatrième nœud, tome 2

Trad. du russe par Anne Coldefy-Faucard
et Geneviève Johannet

Fayard, 753 p., 49 €

Écrire et construire, plutôt reconstruire les jeux de l'Histoire : c'est par le jeu de sa propre écriture et les jeux d'écritures étrangères qu'il introduit (chapitres composés de coupures de journaux, ou bien chapitres montages de scènes fugitives et propos saisis au vol, comptes rendus de séances d'assemblées, scansion de proverbes, etc.) que Soljénitsyne n'écrit pas l'Histoire pour un lecteur passif, mais l'interpelle et le prend à témoin. Il le tire par la manche, le conduit dans les assemblées, les réunions, les garnisons, les rues. Il donne à respirer l'Histoire, à la vivre, et à comprendre que sur le théâtre de celle-ci un lever de rideau porte le poids de sa retombée immédiate : ainsi en est-il de la naissante et aussitôt agonisante démocratie russe en février (ancien style) 1917.

Dans cette optique, *La Roue rouge* n'est pas un traité, une étude fouillée, mais un mouvement qui s'amplifie et se veut incessant, jusqu'à ce que la vérité historique recherchée avant toute chose par Soljénitsyne soit atteinte, et qu'elle-même, en quelque sorte, ne cesse plus, ne s'efface plus à nos yeux et fasse même disparaître la note restée mineure de l'intrigue romanesque. La documentation ronge la fiction.

Le *Journal* est la soigneuse mise en place et tout autant le témoignage des conditions de mise en place de ce mouvement. Comme de la révélation de sa fonction : « *pour comprendre un mensonge quel qu'il soit, il faut comprendre de quelle vérité déformée il est le produit* ». Il y a là une démarche morale que Soljénitsyne se propose de rattacher à sa tentative historique et rappelle tout au long du chemin esthétique qu'il construit. Il veut tout ensemble presser les choses et se donner le temps. Il se le répète à l'envi : « *Oui, le temps est le meilleur co-auteur !* » Mais le doute, son meilleur coadjuteur, appelé précisément à l'accompagner puis à lui succéder.

C'est d'abord par la reconsidération des événements, ceux-ci patiemment reconstruits, celle-là patiemment étayée, que Soljénitsyne veut conduire son lecteur dans le temps : d'une révolution réelle (Février 17) à une révolution fictive (Octobre qui ne fut qu'un coup d'État).

Seulement, *La Roue rouge* n'arrivera jamais jusqu'en octobre, s'arrêtant au 18 mai (nouveau style) 1917. Soljénitsyne prévoyait de la faire courir jusqu'à l'année 1922.

Le projet n'était pas qu'intellectuel : Soljénitsyne y jetait, pour la fondre, toute sa vie, forces physiques et mentales. « *Rester en vie pour écrire* » : dès 1936, il avait conçu son grand dessein. La formule qu'il utilise tient et de la construction de soi et d'une mission qu'on se donne. Il y a « *vie* » et « *écrire* » : ce n'est pourtant que l'écale et l'attente d'une déhiscence (« *rester* »). Le fruit n'est pas encore ouvert. Seulement promesse. La guerre et la première arrestation feront le reste.



Alexandre Soljénitsyne à Cologne, en 1974

DANS LA FABRIQUE DE LA ROUE ROUGE

Solzénitsyne jeune homme n'est pas un opposant, mais l'impulsion est là, qu'attire son invisible objet. La même année (et il ne peut y avoir de hasard : la terreur montait), Pasternak entendait l'appel de *Jivago*. Et « *Jivago* » en vieux russe signifie « le vivant ». Ainsi, deux vivants se levaient dans la terreur naissante, dans un temps assassin, deux vivants porteurs des forces d'inspiration et d'un temps nouveau allié à ces forces mêmes.

Deux vivants d'une autre vie qu'ils doivent, dans la vie soviétique, d'abord reconnaître et ap-

prendre. L'un et l'autre vont se donner le temps qui décante pour recueillir, établir, construire et parachever leur dessein. L'un et l'autre tablent sur les mots de tous où entre l'expérience de tout un peuple. La comparaison s'arrête là.

Par les chemins de la Révolution, Pasternak rejoint la poésie illuminatrice. Soljénitsyne se fait l'infatigable journalier de l'Histoire. Son but ? Instruire. Et repenser les choses et s'instruire lui-même par la même occasion : « *Les idées de ces années-là et de ces gens-là me transforment moi-même et réorientent ce que je fais : de*

DANS LA FABRIQUE DE LA ROUE ROUGE

l'amertume d'un refus abrupt (mais sans espoir) à des tentatives dynamiques pour faire pression et montrer la voie d'un réaménagement, de réformes. » Un journalier aussi de la Promesse.

Sous ce rapport, pas question pour Soljénitsyne de s'écarter du mouvement et de la brutalité des choses ni de l'écriture réaliste et pédagogique qui l'a formé : « *Je n'ai rien d'un novateur, c'est même une chose que je n'aime pas* », assène-t-il. Il reste esthétiquement soviétique (c'est le lecteur soviétique qu'il vise d'abord, même si celui-ci ne peut alors le lire), mais il aime et recherche méticuleusement la vérité. Il préfère ses « longueurs » qu'il reconnaît, et parce qu'elles reposent « *sur le cours naturel du Temps* ». Un cours qui réserve bien des surprises et fait surgir bien des interrogations.

Dans sa marche pédagogique à la précision horlogère, dans la ronde errante des choses visibles, *La Roue rouge* ne trouvera jamais de halte ni de repos. Soljénitsyne le comprend très vite, dès le début de son entreprise (qui devient continue à partir de 1969), mais n'y renonce pas, parce qu'il ne peut renoncer à l'enseignement dont il est le porteur et le garant. Il s'est donné charge de vérité, et l'œuvre à faire, qu'il juge trop immense et même parce que trop immense, s'impose à lui. Il veut tenir dans ses mains les profondeurs du siècle. Aussi, aucune ombre de variation ne lui fera changer sa route. Quoique très tôt les doutes se lèvent, non sur la pertinence de l'entreprise, mais sur sa réalisation et son achèvement : « *Je n'en viendrai jamais à bout* » (1972). « *Être plus léger* » : il le sent bien, mais se rend à la mesure, sa roue supplicante au cou.

C'est sur le temps (son temps imparti, et aussi bien celui qu'il n'aura pas et sait qu'il n'aura pas, il le répète à l'envi) que se construit sa vie créatrice, « *c'est sur lui et lui seul* ». Mais le temps quotidien qu'il vit, en l'occurrence celui du régime communiste, va jeter ses bâtons dans *La Roue rouge* : ça ne va pas manquer.

On entre dans la partie passionnante du *Journal* : Soljénitsyne aux prises avec le régime, mais aussi avec lui-même et ses difficultés conjugales. Les querelles domestiques et celles du temps, les unes aux autres ne sauraient être étrangères. Une roue d'acanthé en feu. Il y a quelque chose de biblique. Son histoire privée le ronge : il tente de l'exorciser en la projetant chez son héros princi-

pal, Vorotyntsev, dont les démêlés personnels font écho aux siens propres.

De son côté, l'Histoire mange à belles dents le romancier : « *la richesse du matériau historique m'ôte l'envie de m'occuper de fiction* ». L'aveu est tardif : 3 octobre 1983. La machine est définitivement lancée : impossible de l'arrêter. Soljénitsyne est alors aux États-Unis, dans sa propriété du Vermont et dans la geôle de l'Histoire. Hommes politiques et officiers de toute sorte, marieurs libéraux, margoulins et marouffles de tous bords se bousculent à sa table d'hôte et de travail. Sans conteste, un talent de polémiste : c'est d'ailleurs peu de dire talent. On se régale (comme avec certains passages de *L'Archipel* qui n'est pas en reste d'humour). Le « roman historique » (c'est ainsi qu'il définit son entreprise) en prend des couleurs.

Mais les grands personnages de fiction sont contenus puis refoulés. Ses héros n'ont jamais eu les clefs de l'œuvre. Sur le visage buriné de celle-ci, ils ne laissent que quelques linéaments. Le roman proprement dit ne se fait pas. Vorotyntsev n'apparaît plus que dans huit chapitres sur les quatre-vingt-quatorze du quatrième et dernier *Næud* qu'achève l'auteur. L'envol romanesque se voit pris au trémail de l'Histoire. Les *Næuds* restants (seize) font l'objet d'un résumé strictement historique qui, désormais, selon l'avertissement de l'auteur, exclut « *totalement les épisodes concernant les personnages fictifs* ». Quel aveu ! Ainsi, en 1990, Soljénitsyne arrête l'expérience (après avoir de temps à autre vaguement songé à prendre des collaborateurs : il s'interroge à plusieurs reprises dans son *Journal*). L'URSS est moribonde et voit sa chute l'année suivante.

Soljénitsyne avait peut-être moins conçu *La Roue rouge* comme une œuvre que comme un bélier. La muraille tombée, ne restait en quelque sorte que la question de Lénine : que faire ? Pour un écrivain, continuer à écrire du point de vue du simple passant sur terre, mais pas « *du point de vue de Dieu Sabaoth* » comme l'a tenté avec *La Roue rouge* Soljénitsyne, pris par l'esprit de la matière historique et prisonnier d'elle jusque dans sa citadelle du libre Vermont. Car le fruit dépend de l'arbre.

Avant de rentrer au pays, il a choisi de faire mourir son roman dans le lit de l'Histoire.

Un grand roman d'aventures messianiques

Olga Tokarczuk voyage. Elle écrit partout, confie-t-elle, de préférence dans les trains, les salles d'attente, aux toilettes ou assise sur des marches d'escalier... Pour autant, elle n'est pas une « écrivaine voyageuse ». La romancière polonaise voyage dans le voyage. Elle ausculte une condition, celle des humains en mouvement perpétuel. Pour elle, nous sommes tous des « pérégrins » (titre de son précédent roman), et « le but de [ses] pérégrinations est toujours la rencontre d'un autre pérégrin ». Tel est le « grand voyage » qui nous emmène à la fin du XVIII^e siècle, dans un monde en décomposition, « à travers sept frontières, cinq langues, trois grandes religions et d'autres mondes ».

par Jean-Yves Potel

Olga Tokarczuk

Les Livres de Jakób ou le Grand voyage

Trad. du polonais par Maryla Laurent

Noir sur Blanc, 1 030 p., 29 €

Mille pages denses, qui vous saisissent et vous envoient. Une belle traduction. Un livre fou, extravagant. Sept livres qui nous racontent les pérégrinations d'un illuminé de cette époque, Jakób Frank (1725-1791), hérétique anti-talmudiste. Né dans un milieu juif très pauvre, au fin fond de la Podolie, une province du royaume de Pologne (actuellement en Ukraine occidentale), il a un père partisan de Sabbataï Tsevi, le messie autoproclamé du siècle précédent. Le jeune Jakób Lejbowicz fréquente les centres du sabbataïsme d'Izmir et Salonique, et ceux de Moldavie. Adulte, il se proclame lui-même messie, se présente sous le nom de Frank qui signifie « étranger », car « être un étranger, c'est être libre, avoir derrière soi un grand espace, une steppe, un désert ». Il porte des costumes turcs. Il est excommunié par le pouvoir rabbinique, se convertit à l'islam et reconnaît la Trinité catholique, tout en professant un syncrétisme religieux. Réfugié chez les Ottomans voisins, il revient en Pologne au grand dam des orthodoxes : « Alors que Jakób traverse villes et villages, les Juifs orthodoxes courent derrière lui en criant : "Trinité ! Trinité", comme si c'était une insulte. Parfois, ils ramassent des pierres qu'ils jettent sur ses adeptes. D'autres, ceux qui ont cru au prophète interdit Sabbataï Tsevi, le regardent avec curiosité et un petit groupe d'entre eux suit Jakób. »

Il lève une foule de « vrais croyants », 15 à 20 000 personnes : « Les villages se transmettent Jakób comme une sainte curiosité. Là où il s'arrête pour la nuit, les gens se regroupent aussitôt, regardent par les fenêtres, et, tandis qu'ils écoutent ses paroles sans les comprendre complètement, l'émotion leur emplît les yeux de larmes. » Pourchassé par les rabbins, il s'allie avec la hiérarchie catholique au prix d'un alignement sur son antijudaïsme, trouve les appuis du roi de Pologne, du tsar et même de Marie-Thérèse d'Autriche. Emprisonné, banni, toujours suivi d'une cour de plusieurs centaines d'adeptes, il meurt à Offenbach, en Allemagne, entouré de ses disciples, en disant : « Je suis venu libérer [le monde] de toutes les lois et règles qui existaient jusque-là. Il fallait détruire tout cela pour qu'alors se dévoile le Dieu bon ». Le mouvement frankiste a été entretenu par sa fille Ewa jusqu'à sa mort.

Jakób n'apparaît qu'au deuxième livre du roman d'Olga Tokarczuk. Auparavant, et tout au long de son voyage, nous nous familiarisons avec un monde étrange, pauvre, pittoresque, aux religions et coutumes multiples, que nous ouvre une rencontre dans un petit village de Podolie. Celle d'un mystique juif qui conserve de vieux livres, dont une édition rare du *Zohar*, la référence du messianisme apostat des sabbataïstes, et d'un prêtre, curé d'un village voisin, qui collectionne les livres pour écrire, tel un encyclopédiste, un ouvrage qui compilerait tous les savoirs humains. Mais ils n'ont pas de langue commune. Le premier vit avec sa grande famille au cœur d'un *shtetl*, parle hébreu et yiddish ; le second n'entend que le polonais et le latin. Ils ne se comprennent pas, et se devinent par le



Olga Tokarczuk © Jacek Kołodziejcki

**UN GRAND ROMAN
D'AVENTURES MESSIANIQUES**

truchement du Ruthène qui travaille là. Ces deux personnages, comme une trentaine d'autres, se déplacent sans cesse, se répondent, s'écrivent, s'affrontent, dans un monde pré-moderne où commencent à percer les Lumières, mais où dominent les superstitions. L'auteure varie les points de vue. Elle en suit un, donne la parole à un autre, nous donne accès à une belle correspondance entre ce prêtre et une poétesse polonaise oubliée. Ou bien au Journal de celui qui devient le secrétaire de Frank, qui, en plus de conter la saga du Maître, rédige des « Reliquats », sorte de journal intime qui nous livre ce que ni les autres ni la narratrice n'osent nous dire.

La force de ce long récit tient justement à cette construction savante des Livres, aux regards juxtaposés sur des événements et des personnages inattendus. Nous sommes loin du XVIII^e siècle des libertins français ou italiens, plutôt dans l'atmosphère sombre et décadente du royaume de Pologne appelé à disparaître bientôt (premier partage en 1772), où les ambitions des empires voisins et des religions concurrentes s'affrontent, avec une petite aristocratie polonaise appauvrie qui porte des chapeaux à plume parce qu'elle se prend pour la descendance d'un peuple mythique décrit par Hérodote, les Sarmates ; avec un monde juif oppressant sous la règle

de fer des rabbins ; ou encore des personnages historiques, notamment des évêques vautrés dans leurs richesses, cruels et corrompus. Ainsi, ce futur archevêque de Lwów qui joue aux cartes sa fortune, y compris ses ornements sacerdotaux, perd, s'endette auprès de Juifs, et finit par faire torturer et condamner ces mêmes Juifs sous prétexte d'un meurtre rituel imaginaire, en fait pour récupérer son argent. Se dégage de ces pages au style très visuel, bien rendu par la traductrice, où l'on croise quelquefois des mots du XVIII^e siècle, le portrait d'une société fortement inégale, avec serfs, clergé et nobles, où dominent les haines et les conflits plus que la légendaire tolérance. Un personnage le dit : « *La Pologne est un pays où la liberté confessionnelle et la haine religieuse sont à égalité. D'un côté les Juifs pratiquent leur religion comme ils l'entendent, ils ont des droits et une juridiction propre. De l'autre côté, la haine à leur encontre est telle que le mot "juif" lui-même est frappé d'indignité et les bons chrétiens s'en servent comme d'une malédiction.* » Un tableau qui, lors de la sortie du roman, a fort déplu aux Polonais, qui ne voient cette vieille république nobiliaire que dans le mythe romantique de la tolérance et de l'accueil.

Le parfum de cette époque est rendu par la précision des évocations, le goût des détails et des petites anecdotes. On mange et boit beaucoup dans

UN GRAND ROMAN D'AVENTURES MESSIANIQUES

ce livre, souvent mal, on s'habille à la turque, à la française, à la sarmate, ou de haillons, on marche dans la boue, dans des rues fangeuses, défoncées, pleines de flaques, on croise des chariots et des calèches rutilantes, des « puterelles » (prostituées) et des femmes palatines, on se méfie des ruelles sombres et dangereuses par excellence, mais on aime aussi découvrir des nouveautés rapportées par les caravanes d'Orient : le « caffè » et « l'herbe à thé » (thé se dit en polonais *herbata*). Et nous traversons des paysages sublimes, des forêts, des fleuves, de longs chemins chargés de sorts et de réminiscence, car « *le vent est le regard des Morts* ».

La complexité de ce temps qui nous rappelle parfois le nôtre enveloppe d'ambiguïtés le mouvement frankiste qui nous apparaît sous différentes facettes. Nous le percevons d'abord comme un mouvement rebelle, une révolte contre l'ordre ancien qu'incarne, dans le milieu juif, le pouvoir rabbinique avec ses règles intransigeantes et son tribunal. Puis nous commençons à douter. Outre le galimatias syncrétique prôné par Frank, ce « *mauvais prophète* » disait Gershom Scholem, il y a ses rapprochements avec la hiérarchie catholique antijuive. À deux reprises, celle-ci organise de grandes « disputations publiques », sorte de tribunal où, devant l'establishment local, se tiennent des joutes théologiques entre d'un côté les partisans de Frank et de l'autre le grand rabbinat, avec au centre, en juges, les évêques. La première fois, en 1757, ceux-ci donnent raison aux hérétiques ou « vrais croyants ». Ce qui se solde immédiatement par des autodafés du Talmud et le saccage des maisons juives : « *Le plus souvent, la foule s'engouffre dans une maison juive et, aussitôt, un livre lui tombe entre les mains. Tous les 'talmuts', tous ces textes impurs écrits dans un alphabet distordu et de droite à gauche atterrissent immédiatement dans la rue où, à grand renfort de coups de pied, on les regroupe en un tas qu'on enflamme.* » De vrais pogroms s'ensuivent. La seconde fois, dans la cathédrale de Lwów, l'été 1759, les mêmes s'affrontent devant une foule qui arrive lentement sous la canicule : « *Les paysans vendent des petites quetsches sucrées de Hongrie et des noix de Valachie.* » Frank a « *enfin daigné se montrer* » face aux « *sages juifs éminents et [au] Rabbi en personne* ». Or, ce jour-là, on débat de la véracité de l'accusation de meurtre rituel de chrétiens par les Juifs. Et ce sont les partisans de Frank qui accréditent cette funeste légende !

De même, les accusations d'orgies sexuelles, constamment nourries par les adversaires du pro-

phète anti-talmudiste, sont évoquées avec nuance. Olga Tokarczuk y voit un penchant moderne pré-utopique, elle évoque les communautés d'hérétiques mues par une sorte de projet fouriériste, vivant en partage total des biens, abolissant les rapports marchands, et constituant un nouveau rapport amoureux fondé sur la communauté sexuelle. Les partisans de Frank s'installent un temps dans un village à la frontière turque, Iwanie, qu'ils transforment en une sorte de phalanstère biblique : « *Il en était ainsi dans le monde avant la Loi, explique un disciple du Maître. Tout était en commun, tout bien appartenait à tous et chacun avait suffisamment, le 'tu ne voleras pas' et le 'tu ne commettras pas d'adultère' n'existaient pas.* » Les descriptions d'Iwanie rappellent celles des communautés des années 1960, aux États-Unis ou en Europe, avec les mêmes contradictions et les mêmes réticences de certaines femmes, bien qu'il soit possible « *de louer un homme pour concevoir des enfants* ».

De nombreux personnages féminins rayonnent dans ce livre étonnant. Le Maître est entouré de femmes, dont « *une garde rapprochée* » composée de deux jeunes femmes « *supposées veiller sur lui* » : « *La première, une très belle demoiselle de Busk, blonde au teint rose, toujours joyeuse, le suit un demi pas derrière. La seconde, Gitla de Lwów est grande, fière comme la reine de Saba, elle parle rarement.* » S'il a changé rapidement la première, l'autre l'a suivi jusqu'à la fin, et devient un personnage attachant du roman. Plus généralement, les femmes tiennent une place centrale dans cette histoire, mais avec des caractères différents. Les Polonaises sont énergiques et charmeuses, elles font face à la réalité, anticipent les événements, elles tentent sans cesse de guider la vie des autres. Plus profondes, les Juives sont portées par le destin, elles fascinent ; elles font vaciller les sens, mais n'essaient pas de changer leur destinée. Et finalement, ce grand voyage est surveillé, mémorisé, évoqué, jugé, par l'âme-raison d'une femme imaginaire, Lenta, qui meurt au début du premier livre, sans vraiment mourir. Elle nous accompagne. Elle ne professe aucune religion. À l'image d'un drone survolant ce maelstrom de superstitions, d'amours, de rêves, de violences et de peurs, elle « *prend peu à peu l'habitude de compter les Morts* ». Elle a « *pour eux une sorte de tendresse quand ils la frôlent telle une brise chaude, elle qui se trouve bloquée à la frontière entre la vie et la mort. [...]* La religion des Morts est maintenant devenue la sienne, avec leurs tentatives si imparfaites, jamais abouties, avortées, de réparer le monde ». Olga Tokarczuk, la pérégrine, nous sort des mythologies mémorielles.

Les secrets de Dina

Dans ses textes et lectures critiques rassemblés sous le titre Défis aux labyrinthes, Italo Calvino note que « nous écrivons toujours sur quelque chose que nous ne savons pas : nous écrivons pour qu'il soit rendu possible pour le monde non écrit de s'exprimer à travers nous ». La prolifique Herbjørg Wassmo pourrait reprendre à son compte une telle définition (malgré ce que nous savons de sa grande popularité, non seulement dans son pays, la Norvège, mais dans le monde entier, qui prévient contre elle certains lecteurs).

par Linda Lê

Herbjørg Wassmo

Le testament de Dina

Trad. du norvégien par Loup-Maëlle Besançon
Éditions Gaïa, 558 p., 24 €

Les sagas de Wassmo, dont la plus connue est sans nul doute *Le Livre de Dina*, trilogie où s'exprime de façon presque horrifique le « monde non écrit », selon l'expression de Calvino, forment un ensemble où l'excès et l'épouvante, le sang et la mort s'unissent comme dans une tragédie où les personnages semblent avoir scellé un pacte avec le démon.

Dans la trilogie intitulée *Le Livre de Dina*, la fouguese héroïne, fille unique d'un commissaire de l'extrême Nord de la Norvège, est décrite comme un garçon manqué, folle de chevaux. Un halo de folie l'entoure. Elle a « une sorte de rage dans le corps », est-il dit d'elle. Un mystère criminel plane sur ses jeunes années. Dans les trois volumes, *Les Limons vides*, *Les Vivants aussi*, et *Mon bien-aimé est à moi*, Dina, maîtresse du domaine de Reinsnes, ne se remet pas d'un drame originel, tente de se relever en se mariant, mais un second drame survient, qui bouleverse une nouvelle fois son univers, même si, à ce qui, dans ces pages, porte l'empreinte du *Livre de Job*, se mêlent les accents du *Cantique des Cantiques*.

Aux trois volumes – plutôt brefs – du *Livre de Dina*, Wassmo vient d'ajouter un quatrième tome, *Le Testament de Dina*, où le lecteur redécouvre ce qu'il savait depuis *Les Limons vides* : Dina, dans son enfance, avait, « on ne sait comment, réussi à renverser sur sa mère une bassine pleine de soude bouillante ». Dans ce dernier volume,

Dina, à l'origine de l'histoire, n'est plus. Mais avant de mourir, elle a confié à sa petite-fille Karna la vérité sur les crimes qu'elle a commis : « Selon les vœux de ma grand-mère, dit Karna, j'ai hérité de tout ce qui lui appartenait. Y compris sa confession. Mais c'est trop lourd pour moi toute seule. Je vais donc demander de l'indulgence pour ce que je m'apprête à vous dire. » Et le message de Dina, c'est qu'elle a tué deux hommes, son mari, Jacob, et le Russe Léo Zjukovsky, venu, croyait-elle, lui apporter la paix et la satisfaction charnelle.

Comme dans les romans crépusculaires de Tarjei Vesaas, *Le Livre de Dina* s'achève sur ce récit où triomphent la folie et les floraisons glacières de l'âme, pour reprendre une expression d'Artaud. Karna, atteinte d'épilepsie, bascule dans la folie après la mort de Dina. Le fantôme de la grand-mère hante ces pages imprégnées du poison des non-dits. Le roman donne de minutieux renseignements sur le dossier médical de Karna, livre des descriptions de pensionnaires d'asile psychiatrique, des récits de maltraitance dignes des chroniques de faits divers, des révélations sur les nombreux personnages avec lesquels le lecteur a pu faire connaissance dans les trois précédents tomes.

Le Testament de Dina, qui se déroule à la toute fin du XIX^e siècle, ne peut manquer de faire penser, à certains moments, aux tableaux d'Edvard Munch. Le cri qui s'élève des brefs chapitres de ce roman est celui de personnages pétris d'angoisse, malades de devoir porter de lourds secrets. Dina la diablesse des trois premiers tomes meurt dans un incendie, mais le microcosme sur lequel elle a régné toute sa vie continue d'être gouverné par son spectre, qui en fait un univers



Herbjørg Wassmo © Rolf M. Aagaard

LES SECRETS DE DINA

violent, parfois morbide, traversé par des éclairs de démence, mais chargé aussi d'un grand érotisme.

Wassmo écrit sur ce qu'elle ne sait pas, sur ce qui la projette hors d'elle-même, c'est pourquoi ses livres ne sont pas vraiment des sagas, avec ce qu'elles ont de trop bien damé : sa prose incanta-

toire déborde de sève, et toujours, comme chez Munch ou Vesaas, le lecteur pénètre dans le monde de l'inquiétude, du tourment et de la confusion. Dans ce monde-là, c'est le « *non écrit* » qui s'exprime, et Wassmo excelle dans l'art de semer le trouble chez le lecteur en l'invitant à exhumer des secrets bien gardés.

Les femmes et la parole publique

Mary Beard, spécialiste de l'Antiquité, s'intéresse à la représentation des femmes au pouvoir en Occident, depuis le passage de l'Odyssée où Télémaque demande à sa mère de se taire, la parole publique étant une affaire d'hommes, jusqu'aux caricatures contemporaines d'Angela Merkel ou d'Hillary Clinton sous les traits de Méduse. Non sans humour, son manifeste intitulé Les femmes et le pouvoir s'inscrit pleinement dans le moment historique ouvert par le mouvement « Me Too ».

par Sophie Ehram

Mary Beard

Les femmes et le pouvoir. Un manifeste

Trad. de l'anglais par Simon Duran

Perrin, 128 p., 10 €

La liste des auteurs grecs et romains qui excluent les femmes du pouvoir est longue ; le babil, la voix haut perchée de ces dernières n'aurait selon eux aucune raison d'être dans la vie publique, encore moins en politique. Aujourd'hui encore, le pouvoir et l'autorité sont associés au masculin, dans les sphères politiques comme universitaires. Tel est l'objet des deux parties du livre, adaptées de conférences prononcées par Mary Beard à l'invitation de la *London Review of Books* en 2014 et 2017. Les exemples choisis pour évoquer la condition féminine après l'Antiquité sont essentiellement choisis dans le monde anglo-saxon, d'Elizabeth I^{re} aux fondatrices du mouvement Black Lives Matter en passant par Sojourner Truth et Margaret Thatcher.

Sans aucun doute, à en juger par les œuvres antiques, les femmes de cette époque n'avaient pas voix au chapitre ; quand elles n'étaient pas réduites au silence (transformées en bêtes ou mutilées), leur prise de parole ne portait guère à conséquence. Lucrèce dénonce publiquement son violeur, certes, mais se donne aussitôt la mort. Même la célèbre pièce *Lysistrata* d'Aristophane ne reconnaît en fin de compte aux femmes aucun pouvoir véritable. Les rares femmes qui exercent le pouvoir ou prennent la parole pour remettre en cause la loi, à l'instar de Clytemnestre ou d'Antigone, sont perçues comme une menace pour l'ordre établi et finissent mal. Les menaces de viol ou de mort dont les femmes font de nos jours

l'objet, en ligne notamment, descendent directement de cet héritage gréco-romain.

Les livres d'histoire – anglais et américains, du moins – font bien une place à des discours de femmes, tel celui d'Elizabeth I^{re} à ses troupes au moment d'affronter l'Armada espagnole ou celui de Sojourner Truth en faveur d'une véritable égalité entre les citoyens américains (hommes ou femmes, Blancs ou Noirs), mais rien n'atteste qu'ils aient été ainsi prononcés. Qui plus est, dans ces discours, les femmes s'attribuent des qualités masculines ; aujourd'hui, les femmes politiques qui travaillent à donner à leur voix une tonalité plus grave ou arborent des tailleurs pantalons ne font pas autre chose. Elles se masculinisent pour tâcher de gagner en autorité.

Mary Beard fait également référence à *Herland* de Charlotte Perkins Gilman (récemment traduit en français aux éditions Books), un roman de 1915 qui imagine une société parfaite entièrement féminine. Utopie insolite redécouverte des décennies plus tard par les féministes, mais dont le deuxième volet, *With Her in Ourland*, reproduit en fin de compte les schémas traditionnels de domination masculine, comme le souligne Mary Beard à la fin de son livre. La condition féminine s'est indéniablement améliorée, mais il reste encore beaucoup à faire.

Le livre, paru peu de temps après l'affaire Weinstein et la naissance du mouvement #MeToo, a connu un certain succès à sa sortie dans le monde anglophone. Il est le pendant historique des fictions récentes telles que [*Le pouvoir de Naomi Alderman*](#). Il n'y a pas de recette pour changer le monde, mais prendre conscience de nos schémas de pensée est un bon début. « *Si nous fermons les*

LES FEMMES ET LA PAROLE PUBLIQUE

yeux en essayant de faire surgir en nous l'image d'un président ou – pour parler de l'économie de la connaissance – d'un professeur, ce que nous voyons, pour la plupart d'entre nous, n'est pas une femme. Et cela est vrai même si on est soi-même une femme professeur : le stéréotype culturel est si puissant que, dans mon propre imaginaire, il est toujours difficile pour moi de m'imaginer dans la position que j'occupe, ou d'imaginer quelqu'un comme moi occupant cette position », écrit Mary Beard avec un sens de l'auto-dérision tout britannique.

Dans une [interview](#) à la *Los Angeles Review of Books* il y a quelques mois, elle va plus loin : les stéréotypes sur le masculin et le féminin sont inscrits dans la langue elle-même. Loin des débats sur la féminisation de certains noms ou l'écriture inclusive, force est de constater que certains adjectifs ont des connotations plus positives appliqués aux hommes qu'aux femmes ; « *ambitious* » est l'exemple qu'elle donne – de façon intéressante, comme les adjectifs ne s'accordent ni en nombre ni en genre en anglais, c'est bien une question culturelle et non purement formelle.

Depuis plusieurs années, certaines romancières de langue anglaise donnent voix aux personnages féminins de l'Antiquité : Ursula K. Le Guin dans *Lavinia*, [Margaret Atwood](#) dans *L'Odyssée de Pénélope*, Pat Barker dans le tout récent et bien nommé *The Silence of the Girls* (inspiré de l'*Illiade*). Quoi que l'on pense de telles réécritures, cela participe de cette volonté de changer les archétypes. Pour revenir au domaine des idées, deux Américaines viennent de publier des livres sur les femmes et le pouvoir ; comme Mary Beard, toutes deux constatent la place limitée réservée aux femmes dans la vie publique comme dans la mémoire collective, ainsi que la masculinisation choisie par certaines pour mieux être entendues ou intégrées. Leur angle d'attaque est cependant différent : Mary Beard examine particulièrement le rapport à la parole, tandis qu'elles s'intéressent à la colère, généralement perçue, en Occident du moins, comme une émotion masculine.

Une femme qui exprime sa colère est facilement traitée de harpie ou de furie (l'Antiquité est décidément partout) et elle a peu de chances d'être prise au sérieux, c'est-à-dire que l'on cherche à comprendre la raison de sa colère. Soraya Chemaly et Rebecca Traister défendent l'idée que la colère est liée au pouvoir ; face à une injustice,



elle constitue le premier pas vers une amorce de changement. Dans un monde dominé par les hommes, de façon plus ou moins insidieuse est ancrée l'idée qu'une femme n'a pas à montrer sa colère. L'une et l'autre reconnaissent avoir intégré cette répression de la colère féminine, de la même façon que Mary Beard est parfaitement consciente d'avoir intégré l'image d'un pouvoir masculin. Leurs livres, nourris d'exemples historiques ou contemporains et de recherches universitaires, prolongent la discussion engagée par l'historienne britannique : lorsque des femmes parviennent à exprimer une colère légitime, la révolution n'est pas loin.

Deux ans après la défaite d'Hillary Clinton à l'élection présidentielle américaine, à l'heure où la dénonciation des violences faites aux femmes s'étend à de plus en plus de pays, la réflexion sur les femmes et le pouvoir ne cesse de s'enrichir de nouvelles contributions.

Pour le Yémen

Moins que la guerre du Yémen, ce sont les voix du Yémen qui demeurent cachées ou oubliées. Ainsi l'entreprise de traduction depuis l'arabe de textes d'intellectuels yéménites portée par l'anthropologue Franck Mermier est-elle salutaire.

par Laurent Bonnefoy

Franck Mermier (dir.)

Yémen. Écrire la guerre

Classiques Garnier, 186 p., 18 €

Rendre accessible au public francophone le point de vue de ceux qui, au Yémen, sont aux premières loges du conflit qui a causé plus de 50 000 morts depuis mars 2015 apparaissait comme une nécessité. Ce projet devait contribuer à corriger l'injustice d'un silence qui s'est imposé, privant la majorité des Yéménites d'accès à l'espace public et au débat sur « leur » guerre. Dans les médias arabes, la mainmise financière des États du Golfe, responsables des bombardements sur le pays, biaise elle-même les discours et prive trop souvent les Yéménites de leur subjectivité. « *Il semblerait que nous ne fassions pas partie du monde* », écrit le journaliste Jamal Jubran dans un beau texte ici offert aux lecteurs.

Au-delà de l'ambition portée par Franck Mermier de « *briser le halo d'étrangeté [et de] détruire le mur d'indifférence qui entourent le Yémen* », il convenait de rendre compte de la complexité de ce qui se joue dans la péninsule Arabique. Il importait aussi de veiller à donner à voir la variété des positions et des analyses. En effet, ici peut-être plus encore qu'ailleurs, la société et le champ intellectuel demeurent fragmentés à l'extrême. Entre partisans de la milice houthiste, voix sudistes, socialistes, libéraux, islamistes et féministes les récits qui peuvent être livrés sont fréquemment antagonistes. C'est tout l'intérêt de l'ouvrage *Yémen : écrire la guerre* que de tenter de rendre compte de cette variété en en livrant un échantillon à plusieurs voix.

La connaissance fine par Franck Mermier du terrain yéménite et de son champ intellectuel a permis de sélectionner quatorze textes rédigés par huit écrivains ou journalistes, dont la moitié de

femmes. Les récits à la première personne, tels ceux de Jamal Jubran, se mêlent à des textes analytiques comme celui de Bushra al-Maqtari sur les recompositions du salafisme dans sa ville de Taz. L'ouvrage est facile d'accès car rythmé autour de registres d'écriture enlevés. Les traductions (produites par Franck Mermier lui-même, Marianne Babut, Nathalie Bontemps et Michel Tabet) sont fluides et précises. Leur lecture dresse pour l'essentiel le portrait d'une société détruite par les puissances régionales et méprisée par les occidentaux. Les chapitres, notamment ceux du romancier Ali al-Muqri et de la militante Arwa Abduh Othman, déploient le récit d'une société yéménite brisée par l'instrumentalisation de la religion par les islamistes, ainsi que par des élites avides de pouvoir et d'argent.

Ce portrait du Yémen, malgré la dimension poétique de plusieurs textes, laissera indéniablement le lecteur pessimiste. La nostalgie des temps se-reins rappelle le gâchis généralisé d'un « printemps arabe » si prometteur mais qui a débouché sur le délabrement de la société yéménite, sans doute pour longtemps. Cette sélection de textes rend compte du caractère accablant du destin récent de cette société. Dans un texte poignant, la jeune sociologue Sara Jamal écrit si justement : « *Il n'y a qu'au Yémen que les plus "yéménites" sont ceux qui aimeraient trouver un traitement pour soigner leur dépendance pathologique à ce pays qui dévore ceux qui l'aiment. Il n'y a qu'au Yémen que mon vœu le plus cher serait, en effet, d'avoir tort.* »

Face à la sélection opérée par Franck Mermier, les spécialistes pourront toutefois émettre une critique. Il est sans doute dommage de ne pas trouver dans ce panorama les voix en apparence les moins nuancées, parfois caricaturales, qui s'expriment supposément aux extrêmes mais qui bénéficient pourtant d'une assise populaire importante, si ce n'est même centrale. Car c'est à travers des discours, certes fréquemment haineux



POUR LE YÉMEN

ou versant volontiers dans la théorie du complot, que se structure une large part de la conflictualité. Sans eux, la guerre perd sans doute en intelligibilité et l'ouvrage de sa puissance analytique.

Donner à lire les points de vue avec lesquels le lecteur occidental a toutes les raisons de sympathiser constitue un parti pris assumé par Franck Mermier. Les textes livrés valent donc, de son point de vue, pour leur pertinence analytique davantage que pour leur supposée représentativité. Nombre des auteurs sont par exemple des compagnons de route de la gauche, dont les derniers résultats électoraux (certes anciens, considérant l'état des institutions) sont pourtant extrêmement faibles. Ce biais a l'avantage de la cohérence et permet de livrer les textes sans appareil de notes critiques excessif ou sans mise en contexte particulière. Le lecteur, comme le coordinateur de l'ouvrage, n'ont par conséquent pas besoin de mettre à distance les écrits présentés.

Mais cette approche amène aussi involontairement à occulter une part significative de la société yéménite. Dès lors, les choix de contributions brisent certes le silence ou dépassent « *l'ostracisme international* » que décrit Habib Abdulrab Sarori mais génèrent parallèlement certains malentendus sur la réalité des rapports de force internes au Yémen ou sur les interpréta-

tions des racines de la guerre. Ils empêchent par exemple de comprendre ce qui fait la popularité de mouvements armés liés à l'islamisme ou même les dynamiques de nostalgie pour le régime autoritaire de l'ex-président Saleh, assassiné par les houthistes après avoir été leur allié.

Le débat sur la représentativité des voix choisies par Franck Mermier renvoie à des enjeux de fond liés à la subjectivité du chercheur, en particulier étranger. Il s'inscrit également dans la dimension fatalement normative de tout écrit évoquant une société déchirée par la violence. Pour celles et ceux qui ont connu la société yéménite en paix, la dimension affective ne peut être niée ; le destin de ce pays en guerre a bien quelque chose de déchirant et chacun est porté à prendre part (même de façon involontaire) à la polarisation que produit le conflit, identifiant ennemis et alliés. Il reste que la mise en avant d'écrits yéménites constitue autant sur le plan symbolique qu'en termes analytiques un tour de force bienvenu. Ces voix présentées ici, même si elles restent malheureusement relativement marginales ou négligées à l'échelle de leur pays, méritent pleinement d'être entendues, respectées et valorisées. Leur existence même constitue bien une raison de ne pas désespérer.

Franck Mermier dirige en parallèle un autre ouvrage collectif : *Écrits libres de Syrie*, toujours aux éditions Classiques Garnier.

Versant latino

« Je comprends que pour les Européens, le séjour dans les Amériques est une sorte de purgatoire (d'enfer pour quelques-uns). Mais ce n'est pas la faute des Amériques qui font ce qu'elles peuvent », écrivait Victoria Ocampo. La souveraine des lettres latino-américaines tirait vers le noir les effets de l'expérience américaine. Sans être pour chaque écrivain européen un paradis, le séjour sous la Croix du Sud a été plus souvent bénéfique que cruel. Philippe Ollé-Laprune a choisi douze voyageurs (mais pas de voyageuses) parmi les nombreux écrivains européens et nord-américains qui, au siècle dernier et d'une après-guerre à l'autre, ont fait l'expérience du passage et du séjour dans le monde linguistique et artistique de l'America del Sur, ce Sud commençant au Rio Grande del Norte, à la frontière entre les États-Unis et le Mexique.

par Jean-Louis Tissier

Philippe Ollé-Laprune

Les Amériques. Un rêve d'écrivains

Préface de Patrick Deville. Seuil, 240 p., 19 €

[Patrick Deville](#), dans sa préface au livre de Philippe Ollé-Laprune, reconnaît partager « *ce goût des coïncidences géographiques qui tissent les vies et les œuvres* ». Sur la carte de cette Amérique, la distribution est inégale : au Brésil, Cendrars, Bernanos et Zweig ; à Cuba, Desnos et Hemingway ; au Mexique, D. H. Lawrence, Burroughs, Victor Serge, Artaud, Moro, Breton, Péret ; en Argentine, Caillois ; et en Équateur, Michaux. Le Mexique semble avoir été la destination privilégiée. Ici se conjuguent sans doute les préférences littéraires de l'auteur, la charge poétique du présent indien du pays et l'hospitalité politique du pays sous Lázaro Cárdenas (1934-1940).

Les douze portraits littéraires sont encadrés par deux chapitres. Le premier met en perspective le projet, le second propose, *in fine*, de nouer les fils de cette anthologie. Le moment américain de ces auteurs est situé par le rappel de ce qui l'a précédé, littérairement ou non, et par l'analyse des effets de ce séjour sur l'œuvre. Pour quelle raison partir pour cette Amérique latine ? En quête d'un asile, pour donner suite à une invitation, pour changer d'air culturel ou esthétique ? Les motifs sont divers et parfois se combinent.

[Cendrars](#) est appelé par un mécène, Paulo Prado, pour dynamiser les lettres brésiliennes. Michaux part pour l'Équateur en décembre 1927 invité par Alfredo Gangotena, *poète original*, et fils d'une riche famille. Caillois est « embarqué » à Cherbourg en juin 1939 par Victoria Ocampo. Zweig, Européen d'hier, trouve au Brésil un dernier asile. Serge, révolutionnaire traqué par Vichy et Staline, monte sur le *Cdt-Paul-Lemerle* et quitte Marseille le 24 mars 1941, traversée qu'il fait de conserve avec Lévi-Strauss, Breton, Wilfredo Lam et Anna Seghers. Hemingway et Burroughs s'éloignent du conformisme yankee et trouvent à Cuba et au Mexique des lieux libres de toute contrainte. Desnos passe une quinzaine de jours à Cuba pour remplacer à un congrès un confrère journaliste. Bernanos envisageait une sorte de pèlerinage dans les *misiones* jésuites du Paraguay et se retrouve au Brésil pour toute la guerre.

L'Europe qu'ils quittent leur paraît harassée par la Grande Guerre ou menacée par des périls à venir, ou réalisés. Dans cet entre-deux-guerres, l'Amérique latine est un horizon plus ouvert que le purgatoire évoqué par Victoria Ocampo. Philippe Ollé-Laprune observe que l'Amérique latine « *entretient l'illusion d'une possible proximité. Elle cultive une ambiguïté singulière : elle permet une connivence tout en promettant de l'exotisme, elle invite au dépaysement mais ne laisse pas le visiteur perdre pied. Il y a du respect dans la distance que ce lieu propose au visiteur : il permet l'inclusion provisoire, laisse la possibilité de sentir que*



Stefan Zweig au Jockey Club de Rio de Janeiro, en 1936

VERSANT LATINO

l'on fait partie du paysage ». En ce temps-là, la grande traversée de l'Atlantique, diagonale d'une dizaine de jours, croisant les latitudes, ménageait le sentiment de la distance, et la tension d'une attente.

En fonction de ses connaissances, de ses ignorances ou de ses affinités avec les œuvres de ces auteurs, le lecteur fera des découvertes. Elles l'inciteront à lire ou à relire la version latino de leurs œuvres, ou la trace, simple mais tenace, de cette expérience dans leur œuvre au retour.

Pour notre part, dans ces essais courts et stimulants, nous retiendrons parmi nos préférences dans l'éventail tendu par Ollé-Laprune celui sur Desnos à Cuba, celui sur Victor Serge au Mexique et la séquence surréaliste aussi mexicaine. Desnos, ouvert à toutes les expériences, rencontre à Cuba Alejo Carpentier qui le guide, dix jours et dix nuits. Inséparables, les deux amis se jouent des contrôles et rentrent ensemble en France. L'intermède cubain sera vital pour Cuba et sa relation à Carpentier, placée sous le signe de la réalité merveilleuse que ce dernier théorise pour l'Amérique latine. « À Cuba, Desnos a été plus que jamais l'explorateur des limites », conclut Philippe Ollé-Laprune.

Victor Serge retrouve au Mexique une terre révolutionnaire qu'il avait évoquée dans son roman *Naissance de notre force* (1931). Il y croise dans

les campagnes et dans les villes les foules misérables qui sont le sang des révolutions. S'il redoute la traque des stalinien, il est réconforté par la vitalité indienne : « Au Mexique, il a trouvé la terre conciliante qu'il espérait et en elle une solution, même provisoire, aux problèmes que ces temps réservaient aux rejetés de l'Europe en guerre ».

Le Mexique a exercé sur les surréalistes un vif tropisme. Ollé-Laprune intitule « La terre de la beauté convulsive » son chapitre sur l'expérience individuelle ou collective des surréalistes. Ils ont fait connaissance avec le Mexique des civilisations anciennes, son art vernaculaire, ils ont croisé en Europe des Mexicains ouverts à leurs choix. Aussi le Mexique est-il autant une terre promise qu'un asile. « Artaud, Breton, Péret et Mandiargues ont trouvé au Mexique une terre qui a eu pour chacun d'eux un rôle et une portée essentielle. » Dans ce groupe, c'est Péret qui y séjourne le plus longtemps (sept ans !) et y travaille. Il recueille des récits oraux indiens, les traits de l'humour noir populaire, il traduit en français des auteurs locaux. Et surtout il consacre au Mexique, au retour, un long poème, *Air mexicain*. Octavio Paz le commente ainsi : « Les images de Péret avancent comme avance l'eau dans un territoire volcanique pas encore refroidi complètement, où la glace et la flamme s'y combattent encore ».

L'autre George

Mona Ozouf, dans L'autre George, invite à des « retrouvailles » avec George Eliot, romancière victorienne aujourd'hui délaissée, à tort, par les lecteurs français.

par Claude Grimal

Mona Ozouf
L'autre George :
à la rencontre de George Eliot
Gallimard, 256 p., 20 €

De grands écrivains, anglophones ou non, qui ont lu George Eliot avec attention devraient guérir ces lecteurs français de leur indifférence. En effet, Léon Tolstoï, Henry James, Marcel Proust, Virginia Woolf, D. H. Lawrence connaissaient bien son œuvre... Certains, comme James et Woolf, lui ont même consacré d'importants articles. Et dans ses lettres, celle-ci a répété combien lire Eliot constituait une expérience « *frappante* » et « *magnifique* »

Aujourd'hui, contrairement à la France, le monde anglophone conserve son admiration pour la romancière, au point, par exemple, qu'un [sondage de BBC Culture de 2015](#) auprès des journalistes littéraires de langue anglaise (hors Royaume-Uni) place son *Middlemarch* en tête des romans les plus importants des deux derniers siècles (c'est d'ailleurs lui que Woolf désigne toujours en 1934 comme « *le premier roman moderne* »). Les lecteurs anglophones amoureux d'Eliot sont de leur côté assez nombreux pour avoir réservé un excellent accueil à *My Life in Middlemarch* (2014, non traduit en français) de Rebecca Mead, un livre qui s'inscrit dans la nouvelle tradition de ce qu'on pourrait appeler les « *bibliomémoires* ».

Mais comme de ce côté-ci de la Manche George Eliot est de nos jours très méconnue, et que Mona Ozouf a une passion raisonnée à faire partager, c'est une introduction bien informée, joliment écrite qui nous est proposée, sous la forme d'une promenade prétendument « *buissonnière* » mais de fait organisée en étapes distinctes : d'abord la manière dont la romancière a surgi de façon répétée dans l'existence d'Ozouf ; puis l'analyse de ses principaux romans mêlée aux nécessaires informations d'ordre biographique et d'histoire de

la pensée ; enfin une évaluation des positions morales, politiques et féministes qu'on a pu discerner chez elle. Et, pour finir, un parallèle avec George Sand.

Mais qui était Eliot ? D'abord, différence essentielle avec Sand, c'était une femme remarquablement savante, informée des débats théologiques, scientifiques, philosophiques, éthiques de son temps, lesquels nourrissent sous forme narrative ou directe ses romans... Celle qui naquit Mary Ann Evans et venait d'un milieu paysan du Warwickshire, où elle n'avait jamais été encouragée à étudier, devint une grande figure de la vie intellectuelle du Londres victorien.

Ayant décidé assez jeune de vivre de sa plume grâce à des essais et traductions (elle traduisit *La vie de Jésus*, de Strauss, en 1847 et *L'Essence du Christianisme*, de Feuerbach, en 1854), elle se retrouva ensuite célèbre sous le nom de George Eliot avec *Scènes de la vie cléricale*, puis sept romans qui de son vivant connurent de très grands succès : *Adam Bede* (assez peu lu aujourd'hui), *Le Moulin sur la Floss*, *Silas Marner* (souvent imposé aux infortunés écoliers anglo-saxons), *Romola* (justement oublié), *Felix Holt*, *Middlemarch*, *Daniel Deronda*. Ils la rendirent riche, un aspect qu'Ozouf n'aborde pas mais qui fut important dans sa pensée comme dans son existence, lui procurant à la fois la satisfaction de voir son labeur récompensé et un certain malaise à l'idée qu'une partie de ces revenus étant placés ils constituaient de « *l'argent qui rapportait sans travail* ».

Car Eliot est une femme de contradictions, ou de tensions non résolues. Ozouf le résume dans son livre par une série d'oppositions : conservatrice mélioriste, agnostique religieuse, féministe prudente... Les livres d'Eliot, comme ses déclarations (en général privées puisqu'elle reculait devant toute prise de position publique) ont paru à la critique contemporaine souvent timorées dans le domaine politique ou celui du sort des femmes. Mais Ozouf a tendance à relativiser cette frilosité,



*Alexandre-Louis-François d'Albert-Durade,
Portrait de George Eliot à trente ans (1860)*

L'AUTRE GEORGE

à soutenir que « *l'autre George* » est moins modérée qu'on ne dit et à la justifier, comme il est de tradition, par des circonstances biographiques ou historiques. On pourra ou non la suivre dans cette voie.

Certes, la timidité d'Eliot est à la fois due à sa personnalité et aux féroces limites imposées par la société victorienne ; et Ozouf de raconter

comment elle eut à souffrir de l'incompréhension familiale lorsqu'elle refusa de continuer à aller à l'église, puis de l'ostracisme social général lorsqu'elle se mit en ménage (et ce pendant vingt-quatre ans) avec Georges Lewes, un homme marié (et qui, bien que séparé de sa femme, ne pouvait obtenir le divorce). Assumait-elle cette audace alors ? Oui et non, car ses lettres montrent

L'AUTRE GEORGE

un immense malaise devant l'illégitimité de son compagnonnage : elle ne le revendiquait pas et insistait toujours pour se faire appeler dans sa vie personnelle Mrs Lewes et « *Mother* » pas ses quatre « beaux-enfants ».

Elle jugea aussi que ce qu'elle appelait les « *particularités de [s]on propre sort* » ne lui permettait pas de se prononcer sur des problèmes comme la « Woman Question », à propos de laquelle certaines de ses amies la pressaient de prendre position (elle n'était, entre autres choses, pas en faveur du vote des femmes). Avait-elle de l'audace sur les questions sociales, dont elle se préoccupait, en ayant un sentiment aigu de la misère du peuple ? Plutôt non, car son tempérament était réticent aux changements brutaux et sa vision des classes travailleuses inquiète de l'impréparation des intéressées à la prise en main de leur avenir.

Ainsi son moralisme prudent l'empêche de s'engager ouvertement sur les questions politiques, ou féministes. En effet, à ses yeux aucun changement radical dans ces domaines n'était possible s'il n'était précédé d'une amélioration morale de tous. En 1877, elle confiait à un correspondant que « *supposer qu'un gouvernement parfait peut se créer ou perdurer autrement que par la vertu grandissante de l'humanité est une illusion* ». Et elle jugeait que son travail d'écrivain était ailleurs et qu'elle devait avant tout « *faire naître les émotions nobles qui font que l'humanité va désirer le bien social, et non prescrire des mesures particulières pour lesquelles l'esprit créateur, même très touché par une sympathie pour les questions sociales, n'est souvent pas le meilleur juge* ».

On lui accorde qu'elle n'a pas à soumettre son art à des impératifs politiques qui nous conviennent et on lui laisse le droit à sa croyance, venue de son interprétation de Darwin, que tout — sociétés humaines y compris — ne peut et ne doit évoluer que très lentement. Mais on a du mal à ne pas être impatienté par les conséquences de la prudence dont elle fait preuve dans certains aspects de ses histoires ou de ses personnages : ouvriers protestataires peu radicaux (*Felix Holt*) ; femmes qui ne trouvent jamais à s'accomplir en dehors de la sphère privée même lorsqu'elles ont fait preuve de grands talents (*Adam Bede*, *Middlemarch*) ; l'intéressante héroïne du *Moulin sur la Floss* mourant inutilement dans la négation d'elle-même (et non dans un intéressant sacrifice comme le texte voudrait le faire croire), etc.

Pourtant, signe du grand talent d'Eliot, ses romans n'obéissent pas au programme qu'ils se fixent. Les personnages sont toujours trop grands que ce que l'auteur réclame d'eux. Ozouf, qui saisit les questions que l'œuvre laisse ouvertes en fait la liste suivante : « *Comment s'orienter dans un monde déserté par l'intervention divine ? Comment définir notre identité, c'est-à-dire arbitrer entre ce dont nous avons hérité et ce que nous voulons choisir ? Et, à l'usage féminin, peut-on à la fois revendiquer l'égalité et chérir la dissemblance ?* » On peut évidemment allonger la liste : comment évaluer l'action ; par rapport à ses intentions, à ses conséquences ? Quel devoir a-t-on vis-à-vis d'autrui et quelles limites connaît-il ? Comment se constitue l'erreur de jugement ou de sentiment et comment supporter ou non le prix qu'elle fait payer ? De quelle manière et pourquoi accepter un environnement social et psychique qui à la fois nourrit et étouffe ? Bonnes questions pour les Victoriens, bonnes questions pour nous.

Le lecteur qui s'embarque dans l'œuvre va découvrir des histoires où les passions et les illusions mènent au désastre mais aussi souvent à une compréhension plus vaste du monde et de ce qu'on peut en attendre. Il fera connaissance d'une Angleterre qui appartenait déjà au passé lorsqu'Eliot écrivait (le temps historique des romans va de 1799 pour *Adam Bede*, aux années 1860 pour *Daniel Deronda*) mais qui ouvre sur une explication du présent. L'approche qu'il fera est donc intellectuelle mais aussi sensuelle car tant les plans d'ensemble que les moindre détails réalistes sont exemplaires et frappants.

On n'oubliera non plus les identités collectives et individuelles créées par l'écrivaine : ni ses groupes sociaux et familiaux, ni ses impérissables types humains : l'érudit égoïste empêtré dans de vaines recherches, les jeunes gens persévérant dans l'erreur amoureuse, l'égoïste géniale, obstinée et malheureuse, les jouvencelles cachant sous la joliesse vulgarité et détermination, la prédicatrice méthodiste toute à sa mission, la petite fille mal-aimée attachée au frère aîné bien moins intéressant qu'elle, le juif visionnaire...

Nous aurions donc bien tort de nous passer des richesses qu'offre l'œuvre de George Eliot, et Mona Ozouf le rappelle avec beaucoup de simplicité et de conviction. Renouons donc avec l'autre George, ce très grand auteur, que par paresse, préjugé, ignorance, nous avons négligé.

Un ailleurs à Tel Aviv

Caroline Rozenholc a choisi d'adjoindre à sa thèse de géographie sur Florentine, un quartier de Tel Aviv, des dessins de Patrick Céleste. Ces croquis d'immeubles ou de rues contribuent avec bonheur à l'analyse, donnant un tour poétique à l'atmosphère de Florentine, cet « ailleurs dans la ville ».

par Pierre Bergel

Caroline Rozenholc
Tel Aviv. Le quartier de Florentine,
un ailleurs dans la ville
Dessins de Patrick Céleste
Créaphis, 237 p., 25 €

Tel Aviv a été pensée dès l'origine comme une exception. En 1937, Patrick Geddes, architecte britannique reconnu, propose un plan d'urbanisme similaire à celui des villes européennes. Dès ses débuts, Tel Aviv est vue comme « *une ville qui va trop vite ou trop haut* » et qui, comme New York, « *ne dort jamais* ». Au milieu des années soixante, c'est en effet l'américanisation de Tel Aviv qui est mise en cause, notamment lorsque la Gymnasia Herzlia [1] est détruite pour être remplacée par la tour Meir Shalom, la plus haute du Moyen-Orient à l'époque. Connectée au monde, cette ville littorale s'oppose en tout point à la Jérusalem de l'intérieur où s'exacerbent les revendications sionistes, les rivalités religieuses, les affrontements entre manifestants et forces de sécurité. À l'opposé de la ville noire des fondamentalistes de tous bords [2], la ville blanche globalisée qu'est Tel Aviv propose une citoyenneté ouverte, une sorte d'oasis qui distrait des tensions géopolitiques régionales.

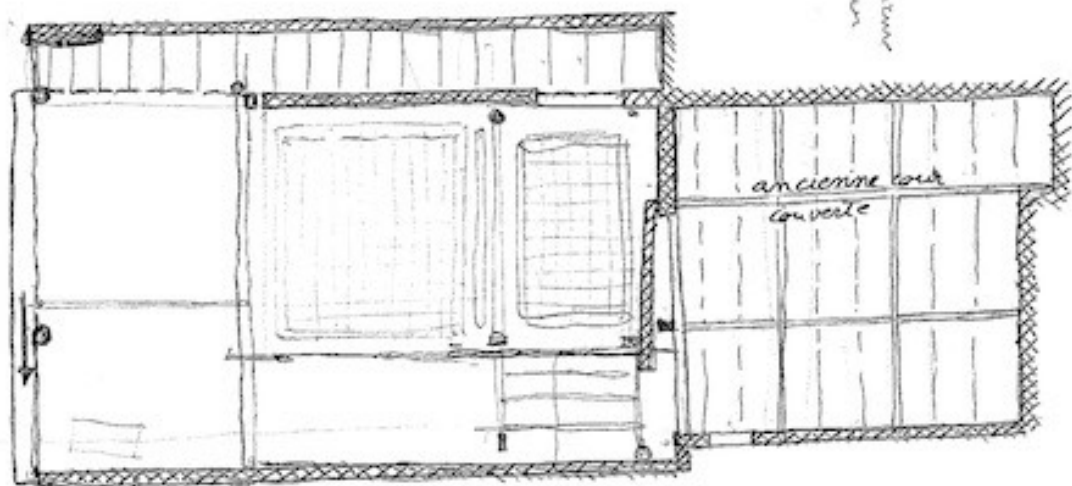
Quartier d'une ville ouverte, Florentine est logiquement marqué dès l'origine par la diversité de ses habitants. Outre les migrants d'origine juive et les populations arabes autochtones, des immigrants non juifs s'y installent à partir des années 1990, faisant monter à 50 % la proportion de résidents étrangers au début des années 2000. Du fait des restrictions d'accès à l'Union européenne, les migrants issus d'Afrique subsaharienne se tournent vers le Moyen-Orient, notamment vers Israël. À ce moment-là, le pays a justement besoin de main-d'œuvre car la recrudescence des actions terroristes conduit les autorités

israéliennes à fermer les points de passage avec les territoires occupés avant d'édifier un mur de séparation à partir de 2002. Ayant largement participé à l'expansion économique du pays depuis la guerre des Six Jours, les travailleurs palestiniens sont désormais remplacés par des populations arrivant de plus loin : aux subsahariens s'ajoutent des Asiatiques, notamment des Philippins.

Le renouvellement de la population est également assuré par l'arrivée de trentenaires israéliens. Ces jeunes bohèmes figurent l'avant-garde d'une gentrification qui transforme les quartiers industriels délaissés des anciennes métropoles. Comme ailleurs, leur installation élève le niveau de qualification et d'instruction d'un quartier jusque-là modeste. Malgré leurs moyens limités, ces nouveaux arrivants contribuent aussi à faire augmenter les prix de l'immobilier. Mais – spécificité israélienne – ces jeunes gens s'installent à Florentine à la suite de séjours prolongés ailleurs dans le monde, durant lesquels ils ont expérimenté d'autres manières de vivre en ville. Un service militaire éprouvant les a conduits à s'écarter de la vulgate sioniste et à envisager la question palestinienne sous un angle nouveau. Leur retour à la vie citadine israélienne s'en trouve modifié, particulièrement en ce qui concerne le rapport à « l'étranger », à « l'autre ».

De ce fait, Florentine se caractérise par une mondialisation distincte de celle de Tel Aviv. La solidarité envers les étrangers et les populations marginales s'exerce grâce à un dense tissu associatif qui défend aussi « l'âme du quartier » face aux appétits des promoteurs immobiliers. Les modes de vie *bio* et *vegan* fleurissent, à l'instar d'un immeuble situé dans la rue Ha' Mashbir qui abrite les locaux de Kayma, une association locale pour le droit à la ville. Sur la terrasse, une ferme urbaine approvisionne le restaurant militant du rez-de-chaussée. Vivre à Florentine représente donc plus qu'une étape résidentielle ; s'y

ancien
cave



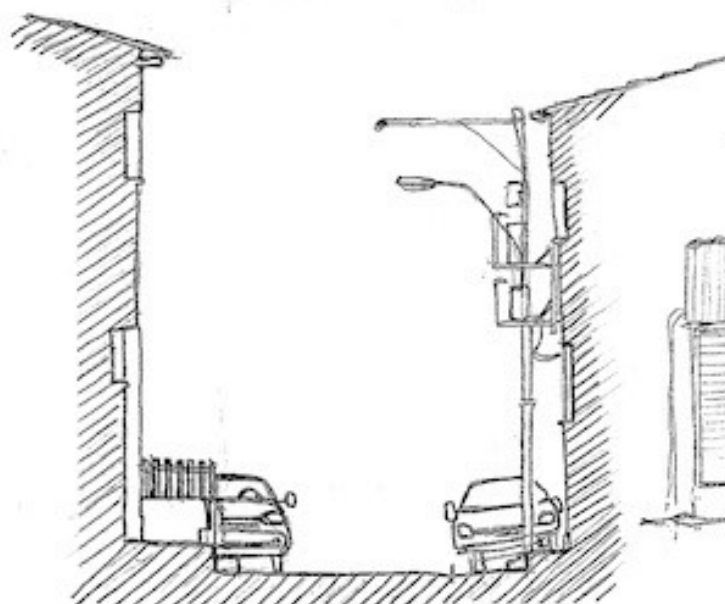
chez Abraham



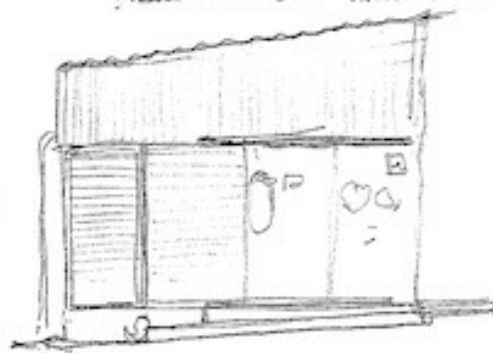
coupe de la cour
couverte

12x16m
Abraham
Cohen 73ans
1963

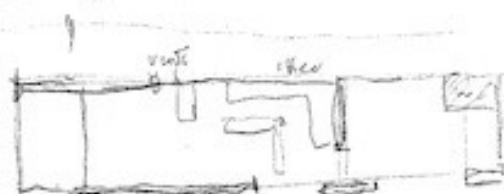
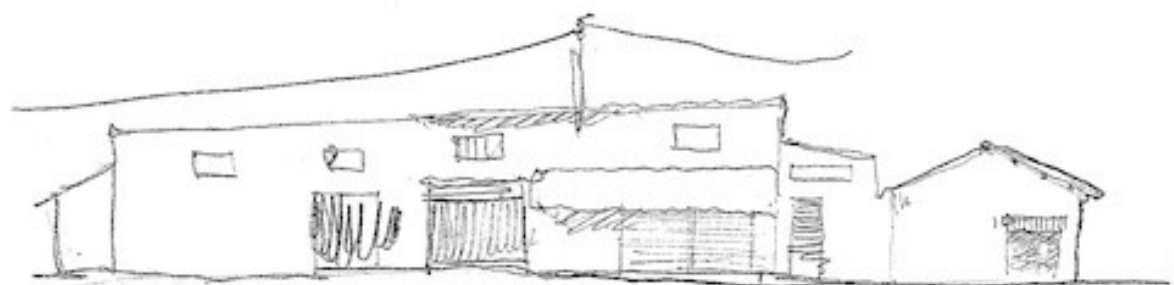
Omar
Al Dissouki



de la rue 50 car main
sur la municipalité
Telul Maucha Amman 1963



← 350 →



Rue Ha'masse, face au 15

UN AILLEURS À TEL AVIV

installer concrétise une rupture avec les valeurs dominantes de la société israélienne.

Quelle place occupe Florentine à Tel Aviv ? En Israël ? Géographiquement, Florentine se situe à mi-chemin entre les quartiers d'affaires du nord et la vieille ville de Jaffa. Jaffa est une ville arabe ancienne tandis que Tel Aviv est une création du début du XX^e siècle initiée par le projet sioniste. Sur la frontière entre les deux rivales, Florentine cultive un entre-deux ambigu. Le site s'urbanise au début du XX^e siècle à l'initiative de familles juives de Jaffa qui entendent former un quartier autonome. Pour autant, ce dernier n'est pas intégré à la ville juive et sioniste de Tel Aviv car il est peuplé « d'autres Juifs », des Juifs sépharades.

Florentine doit son nom à Shlomo et à David Florentine, originaires de Salonique, qui arrivent en Palestine dans les années 1920-1930 et œuvrent à l'*Allya* des Juifs balkaniques. S'ils sont sionistes pour la plupart, ces « Juifs orientaux » qui s'installent à Florentine sont mal vus par leurs coreligionnaires ashkénazes venus d'Europe centrale. Ils occupent des emplois manuels faiblement rémunérés et font de Florentine un faubourg modeste, mêlant résidences et ateliers. Ils portent des vêtements semblables à ceux des « Arabes » et ils partagent leur langue. Plus proches des autochtones, beaucoup d'entre eux n'ont pas connu la Shoah, ce qui les éloigne encore des fondateurs de l'État d'Israël.

Au cœur de la conurbation de Tel-Aviv-Jaffa, devenue une municipalité à partir de 1950, Florentine conserve aujourd'hui la position intermédiaire d'un quartier à la fois juif et arabe, à la fois sépharade et ashkénaze. Cette diversité se renforce encore dans les années 1990. Dès que les Juifs russes peuvent quitter leur pays d'origine, ils s'installent en masse à Florentine, souvent accompagnés de conjoints qui ne sont pas juifs.

Florentine devient le *melting pot* de Tel Aviv où se mêlent Juifs sépharades et ashkénazes, Juifs russes, Russes non juifs, Arabes musulmans... ou chrétiens, Asiatiques bouddhistes ou hindouistes, etc. Presque banalement, la vie de quartier construit un rapport plus ouvert « à l'autre », particulièrement à l'Arabe et au musulman. Un tel cosmopolitisme, rare en Israël, fait de ce quartier le laboratoire d'un nouveau vivre ensemble.

Porté par Ron Huldai, élu maire en 1998, un mouvement d'ampleur nationale se construit à partir de Tel Aviv, visant à la reconnaissance des droits civiques des populations étrangères. La mobilisation se concrétise au cours des années 2000 par l'octroi, pour la première fois, de la nationalité israélienne à des immigrés non juifs. La nationalité israélienne prend désormais un nouveau contour, moins reliée à la judéité et au sionisme. Nouvelle en apparence, cette tolérance renvoie paradoxalement aux origines du peuple juif qui, en son temps, souffrit également de l'exil : « *Vous aimerez l'étranger car vous avez été étranger en Égypte* » (Deutéronome, 19-10). Les habitants de Florentine prennent une place majeure dans cette mobilisation, le quartier apparaissant aux yeux des autorités municipales comme le creuset « d'un post-sionisme en action ».

Florentine concrétise un ailleurs au sein de la métropole trépidante qu'est devenue Tel Aviv. Les entretiens menés par l'auteure évoquent de façon récurrente « l'atmosphère » particulière d'une ville plus décontractée, plus méditerranéenne, moins occidentale. Lieu irréductible, Florentine est simultanément ancré dans le global dès le début de son histoire. Entre globalité et localité, le quartier expérimente aussi de nouvelles manières de vivre la nationalité israélienne : moins sioniste, moins religieuse, plus ouverte, y compris sur ceux qui, ailleurs en Israël, sont considérés comme irréconciliables.

Sous une apparence attrayante, le beau livre de Caroline Rozenholc donne une salutaire leçon de géographie. Les non-géographes posent comme une évidence que la mondialisation signe la fin de la géographie en uniformisant les espaces et les modes de vie. Écrit avec élégance, cet ouvrage démontre le contraire. L'approche de la mondialisation dans un lieu permet de penser les emboîtements d'échelle avec des ensembles plus vastes : du quartier à la ville, de la ville à Israël, d'Israël au monde. Comme l'annonce Paul Virilio, *Ailleurs commence ici* [3]...

1. **La Gymnasia Herzlia (lycée Herzl) est le premier établissement à avoir proposé un enseignement en hébreu moderne.**
2. **Cf. Uri Ram, *The globalization of Israël. Mac World in Tel Aviv, Jihad in Jerusalem*, Routledge, 2008.**
3. **Paul Virilio, Raymond Depardon et alii, *Terre natale. Ailleurs commence ici*. Fondation Cartier pour l'Art contemporain, 2009.**

De trop nombreuses images

La domination coloniale, sous toutes ses formes et à toutes les époques, a été et reste une domination sexuelle. Mais ce lien entre sexe et colonisation n'a jamais été jusqu'ici exploré de façon systématique et dans toutes ses dimensions aussi bien historiques que géographiques. Les auteurs de Sexe, race & colonies livrent une véritable somme, dans un livre auquel ont collaboré plus de cent éminents spécialistes. Il ne s'agit pas cependant d'un ouvrage savant. Les auteurs ont choisi de montrer plus que de théoriser. Ce sont en fait les 1 200 illustrations de l'ouvrage qui forment son cœur. Le texte s'enroule autour d'elles, en développements principaux et encarts. D'une certaine manière, Sexe, race & colonies pourrait se lire comme un bel album d'images pornographiques sur papier glacé, qui redouble le regard colonial au lieu de le déconstruire.

par Sonia Dayan-Herzbrun

Sexe, race & colonies.

*La domination des corps
du XV^e siècle à nos jours*

Sous la direction de Pascal Blanchard,
Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch,
Christelle Tharaud et Dominic Thomas.

Préface de Jacques Martial
et Achille Mbembe

Postface de Leila Slimani

La Découverte, 544 p., 65 €

Dans *L'orientalisme*, [Edward Said](#) avait déjà montré que la colonisation s'est représentée elle-même comme pénétration violente d'espaces vierges. Le rapport colonial est analogue à un rapport sexuel, qui n'est pas à proprement parler un rapport, si l'on se souvient de la formule de Lacan : « *il n'y a pas de rapport sexuel* ». Achille Mbembe, dans la préface de *Sexe, race & colonies*, va plus loin quand il énonce que cet « Autre » qu'est le/la colonisé.e est un sexe. La « rencontre coloniale » (qui est une non-rencontre) est ainsi prise de possession jusqu'au tréfonds de leur intimité, de corps dépossédés, à l'égard desquels le colonisateur éprouve à la fois de la fascination et de la répulsion.

Car le colonisateur est d'abord un homme, et ici domination coloniale et domination masculine ne font qu'un. À la virilisation du colonisateur cor-

respond la féminisation des colonisés. Jacques Martial rappelle que les premiers convois de conquérants des Grandes Antilles ne comportaient aucun contingent féminin. La « *véritable position du missionnaire* », écrit-il, est le viol. Le lien entre sexe et colonies n'est pas accidentel ou conjoncturel. Il constitue une véritable configuration systémique et mondialisée qui partout produit des images et des imaginaires.

Les pratiques et les imaginaires coloniaux ont cependant varié selon les périodes de l'histoire et les lieux où ils se sont développés. Les auteurs de *Sexe, race & colonies* distinguent quatre temps. Le premier est celui des fascinations, qui se lit dans les représentations des Africains et surtout des Amérindiens, découverts après la conquête des Amériques. Gilles Boëtsch montre comment la cartographie elle-même véhicule un regard sexualisé sur le monde. Les portulans destinés à faciliter la navigation s'enrichissent d'illustrations : les régions « exotiques » apparaissent peuplées de corps dénudés, qui se livrent parfois à l'anthropophagie mais signifient aussi une liberté sexuelle fascinante parce que objets d'interdits. La femme blanche idéale est pudique, chaste. Les femmes « autres » sont faciles, lascives, lubriques, donc à la fois désirables et haïssables.

L'ambivalence est ici constamment présente. Si le modèle dominant est le Blanc, les corps « autres », dénudés, comme offerts, fascinent et

DE TROP NOMBREUSES IMAGES

séduisent. La tension est extrême entre désirabilité et hantise du métissage. Le naturaliste Michel Étienne Descourtilz, cité par Arlette Gautier, disait à la fois, à propos des Noires antillaises que « *le plus beau sang a formé ces peuples* » et qu'on ne devait pas désirer ces femmes qui n'étaient que des « *machines animées* ». C'est qu'il s'agissait d'esclaves, vis-à-vis desquelles toutes les transgressions et toutes les violences étaient permises. Des gravures, à peine soutenables, témoignent des pratiques de ceux qui se présentaient parfois comme « *des pénis animés érigés* » et considéraient qu'« *acheter une esclave c'était obtenir le droit de la pénétrer* ».

Au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, le préjugé de couleur se transforme en raciologie. C'est

le moment de l'expansion des impérialismes, du grand partage entre puissances concurrentes mais aussi entre dominants et dominés, colons et colonisés. Cette ère des dominations prendra fin après la Première Guerre mondiale. Le corps du colonisé est entièrement renvoyé du côté du négatif, « *sauge* » pour l'Afrique, « *métis sans conscience* » pour l'Amérique du Sud, « *fourbe fanatique* » pour l'Orient, « *danger* » pour l'Extrême-Orient et l'Amérique du Nord.

Partout la minorité blanche met en place des dispositifs de catégorisation, de contrôle et de discipline, en particulier par le fouet et les instruments de torture et de mise à mort. Il est impossible d'ignorer, écrit Françoise Vergès, « *comment la pensée raciale structure le social et le culturel* ». L'invention de la photographie fournit des images précises de cette manière

DE TROP NOMBREUSES IMAGES

exotique de surveiller et de punir, employons ces termes puisque les concepts foucaaldiens sont ici largement utilisés. On voit aussi, dans le passage de l'œuvre picturale à la photographie, comment se fabrique le stéréotype de l'Oriental et de l'Orientale, autour, bien sûr, du fantasme du harem, vu comme un « *lupanar privé* », prétexte à représenter puis à photographier des corps dénudés de femmes « autres », dans des positions de plus en plus indécentes, jusqu'à l'obscénité. Paris devient la capitale de la licence photographique, sans en avoir l'exclusivité, et les sujets « exotiques » pullulent.

La sexualité coloniale est alors devenue une sexualité interracial qui est tolérée, même si elle est jugée dangereuse et néfaste, notamment aux yeux des hygiénistes. Le métissage cependant, quoique répandu (nécessité oblige quand un homme se retrouve seul aux colonies), est pros crit. À de très rares exceptions près, les couplages se font entre homme blanc et femme(s) de couleur. La photo, digne et vêtue, prise vers 1900, au Cap, en Afrique du Sud, du révérend (noir) Jotello Soga, avec son épouse Janet Burnside, une Écossaise rencontrée à Glasgow lors de ses études, fait passer un courant d'air frais.

L'ère des dominations, c'est aussi le moment du développement de la prostitution coloniale, et dans les pays du « Nord » de la pathologisation et de la criminalisation de l'homosexualité. Les colonies deviennent alors les territoires d'expression privilégiés de l'homosexualité blanche. En Indochine, par exemple, la pédérastie chez les indigènes, supposés prompts à se laisser sodomiser par de vrais mâles, est présentée comme atavique. « *Associée à l'opiomanie, à la prostitution, et à la syphilis*, écrit Christelle Taraud, *la "pédérastie indigène" devient donc, dans l'Union indochinoise, un des éléments de la domination des uns par les autres* ».

La période de la décolonisation, celle du « colonial tardif », est celle où, sous prétexte de spectacles ethnographiques, fleurit le porno colonial. Mais, en même temps, de nouvelles figures apparaissent, comme celles de Joséphine Baker ou des dirigeants des Black Panthers, et la voix des Noirs d'Afrique (Blaise Diagne) ou d'Amérique (William Du Bois) se fait entendre. Les supports iconographiques évoluent avec la bande dessinée et le cinéma. Les contradictions présentes le siècle précédent s'exacerbent, mais un vent

d'émancipation s'est levé dont on ne voit guère la trace dans ce volume, tout occupé à explorer les imaginaires coloniaux. Il est vrai aussi que dans cette dernière phase de l'histoire coloniale, après 1945, on assiste à un développement frénétique des violences sexuelles sur les femmes mais aussi sur les hommes.

La question qui se pose depuis 1970 est, pour les auteurs de *Sexe, race & colonies*, celle du métissage. La fin de la ségrégation aux États-Unis, la mondialisation, les migrations, construisent de « *nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale* » avec, certes, la persistance d'une forme de prostitution (post)coloniale, à travers le tourisme sexuel, mais aussi la tentative de véritables relations érotiques et amoureuses. Les derniers chapitres du livre tentent, de façon pas toujours très convaincante, d'en tracer les contours, avec comme objectif la déconstruction du regard colonial et la reconstruction de l'« autre » corps, à travers le travail de plasticiens venus de régions qui ont subi la colonisation.

Sexe, race & colonies pourrait se lire comme une encyclopédie. À condition toutefois que la profusion et la nature des images n'en cachent pas le sens. En face de tous ces corps non européens, dénudés, exhibés, humiliés, le lecteur (ou la lectrice) revêt les habits du colonisateur blanc. Dans un article consacré aux photos des tortures sexuelles infligées aux prisonniers d'Abou Ghraïb, la photographie redoublant la torture par l'humiliation supplémentaire qu'elle inflige, Susan Sontag écrivait : « *On ne peut pas séparer l'horreur de ce qui est montré dans les photos du fait horrible que des photos aient été prises — montrant ceux qui ont perpétré ces horreurs en train de poser, de jubiler autour de leurs captifs impuissants... S'il y a quelque chose de comparable à ce que montrent les photos d'Abou Ghraïb, ce seraient quelques-unes de ces photos de victimes noires de lynchages prises entre les années 1880 et les années 1930, qui montrent des Américains hagards à côté du corps nu et mutilé d'un homme ou d'une femme noirs pendus, derrière eux, à un arbre. Les photos de lynchages étaient des souvenirs d'actions collectives que ceux qui y avaient pris part sentaient comme parfaitement justifiées* ».

D'une certaine manière, *Sexe, race & colonies*, qui a donné lieu à de nombreuses protestations dès sa parution, semble alimenter cette pornographie coloniale qu'il vise cependant à déconstruire.

L'héro entre dans l'histoire

Il manquait un livre sur l'histoire contemporaine du trafic et de l'usage des opiacés en France. Sous-titré Histoire sociale de l'héroïne, cet imposant volume, fruit d'une enquête collective associant des sociologues, des ethnologues, des historiens et des militants, vient combler ce vide pour la période 1960-2000.

par Philippe Artières

**Michel Kokoreff, Anne Coppel
et Michel Peraldi, (dir.)**

La catastrophe invisible.

Histoire sociale de l'héroïne

Amsterdam, 656 p., 24 €

L'ouvrage est ambitieux au regard des sources disponibles — la loi du 15 juillet 2008, comme le rappellent les auteurs, impose des délais de consultation importants (75 ans pour les enquêtes de police judiciaire, 120 ans pour les dossiers individuels, et 150 ans pour les dossiers médicaux individuels), les dérogations sont rares et en outre la brigade des stupéfiants de la Préfecture de police de Paris ne verse pas ses archives aux Archives nationales, ni même aux archives de la Préfecture. Aussi, c'est *une* histoire fragmentaire que ce livre propose, avec ses choix et ses manques. Même si les sources sont davantage disponibles pour Marseille, qui constitue avant la région parisienne (son centre puis sa banlieue) son premier pôle, cette histoire de l'héroïne est moins sociale que culturelle. Basé sur plusieurs dizaines d'entretiens avec les acteurs (usagers, soignants, éducateurs, policiers, trafiquants, journalistes, politiques, chercheurs), ce récit à plusieurs voix procède par dossier sans parfois que le lecteur fasse le lien de l'un à l'autre, tant les approches sont multiples et les angles différents. De même, il est parfois difficile de saisir l'importance de cet événement en l'absence d'un tableau donné d'entrée sur le contexte européen (les cas allemand et anglais auraient pu être convoqués, d'autant que la littérature est abondante sur le sujet).

Selon les auteurs de l'enquête, trois périodes se seraient succédé depuis la fin des années 1950 : la première aurait vu une entrée progressive via la célèbre *French connection* corse-marseillaise

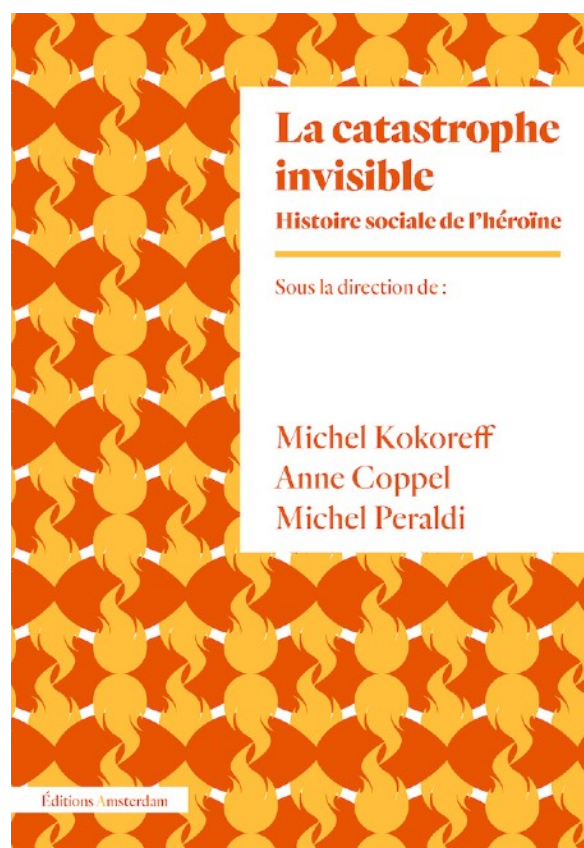
de la *blanche* au sein de la jeunesse dorée, d'abord artiste puis rebelle. La deuxième période, à partir de 1974 et jusqu'aux années 1990, serait le moment d'un développement massif des pratiques ; l'injection de la poudre aurait d'abord été l'une des pratiques de sortie du militantisme gauchiste mais surtout cette période aurait été marquée par une prévalence croissante dans les quartiers, tandis que la dernière période serait le théâtre d'un reflux, voire d'une marginalisation de la prise d'héroïne.

La thèse défendue est que l'épidémie invisible est celle qui a touché massivement pendant une décennie (les années 1980) des populations jeunes, pauvres et racialisées, particulièrement soumises à la politique ultra-libérale qui se met en place alors dans la plupart des pays occidentaux. Le lecteur sera surpris que, dans cette chronologie, les épidémies de VIH et de VHC ne fassent pas véritablement événement — trois pages au centre du livre sont consacrées aux années sida — alors que toute la politique de réduction des risques (RdC) est née de la lutte contre la pandémie. Sans doute, il aurait été intéressant de suivre l'évolution sur ce point d'une association comme Médecins du monde qui a particulièrement articulé usages de produits et VIH. L'autre surprise vient de la place faite à la contre-culture, notamment au quotidien *Libération*, à la fois comme journal et comme lieu, au détriment d'une histoire fine du développement des pratiques au fur et à mesure des fermetures des usines et des licenciements. Si les deux perspectives ne sont pas contradictoires, pas un chapitre n'est consacré à l'héroïne dans les conurbations fortement marquées par la crise que sont par exemple Lille-Tourcoing et Roubaix ou sur des régions sinistrées socialement où l'on a vu se développer aussi une « toxicomanie rurale » qui aurait pu contrebalancer le tropisme parisiano-marseillais de l'enquête.

L'HÉRO ENTRE DANS L'HISTOIRE

Mais l'objectif de *La catastrophe invisible* est sans doute ailleurs ; il s'agit de faire de l'héroïne un objet d'histoire et de ses usagers des acteurs à part entière de cette histoire. L'analyse de la manière dont les données épidémiologiques en matière et d'usage et de décès sont absentes jusqu'en 1990 est particulièrement éclairante. Cette catastrophe est à la fois invisible et inaudible. On ne peut que se réjouir que l'ouvrage répare ce silence en se fondant sur la parole des témoins anonymes (usagers, familles, ami.e.s) ; pris au sérieux, leurs témoignages sont longuement cités. Relégitimer les acteurs de cet événement sans trace est une première étape. Si l'on regrette parfois que cette visée disparaisse (on comprend difficilement l'intérêt de « l'intermède 1 » sur le rapport théorique de Guattari et Deleuze avec les drogues), les auteurs s'appliquent à décrire avec détail non seulement le fonctionnement de l'ensemble de la chaîne avec ses changements – sans négliger la partie technique – mais aussi toutes les modalités de vente et de consommation (de la rue à l'appartement, des beaux quartiers aux cités). Le chapitre consacré à l'usage en détention et à l'introduction de produits de substitution en prison au cours de la dernière décennie étudiée est lui aussi remarquable tant il montre le paradoxe de l'incarcération, et ses contradictions – seul moment de contact, pour certains usagers, avec le système de santé et lieu de déni total par l'administration de la présence de produits derrière les murs.

La thèse qui se dégage du livre est que cette histoire culturelle croise l'histoire postcoloniale. Adoptant pour partie les thèses culturalistes toujours en débat de Hugues Lagrange, l'enquête montre que, sur un terrain ethnique particulièrement favorable à la diffusion de ces pratiques de consommation mais aussi de trafic, l'héroïne « a donc servi de produit d'appel pour mettre en place un système qui, répétons-le, repose sur l'existence d'une demande globale instrumentalisant à son profit les quartiers où vivent les minorités visibles ». Les auteurs suggèrent qu'« on ne peut pas exclure que ce tissu communautaire ait quelquefois été mis au service de la fameuse "diffusion" ». De même, à partir du milieu des années 1990, ce seraient les membres de ces mêmes communautés qui auraient chassé l'héroïne des banlieues pour des raisons diverses au profit du trafic et de l'usage du cannabis, « plus sain ». L'islamisation, notamment celle des en-



fants issus de l'immigration algérienne, jouant un rôle non négligeable dans ce processus. Il est beaucoup question de « grands frères », est-ce à dire que l'histoire de l'héroïne en France est une histoire d'hommes ? Pour le début de la période, la figure de Nacera, longuement interviewée par Anne Coppel, le dément ; les femmes ne disparaissent pas ensuite (le nombre de femmes contaminées par voie intraveineuse au cours de la première décennie du VIH en témoigne terriblement), beaucoup prirent de l'héroïne ; c'est aussi cela que révèle *La catastrophe invisible*, c'est une histoire féminine des marges. Le chantier est immense tant la figure de « l'héroïno-mane » a été recouverte de représentations, bien loin de ce qu'elle fut.

L'histoire de l'héroïne est, grâce à cet ouvrage, sortie de la chronique des faits divers ; difficile désormais de nier les overdoses, la lente et inexorable dégradation des produits. *La catastrophe invisible* poursuit le travail mené par Philippe Bourgois avec *En quête de respect* (Seuil 2001) à propos de l'épidémie de crack aux États-Unis dans les années 1980-1990. Peu à peu, loin du Palace et du bain-douche, loin des galeries de Chelsea, une histoire des outsiders au ras du macadam se développe. Souhaitons que cette voie soit suivie.

Après Darwin

Ce livre posthume de Jean Gayon est exceptionnel par l'ampleur du panorama qu'il donne des problèmes de la philosophie de la biologie, par l'un des plus grands philosophes des sciences français. Darwin mit en France longtemps à s'implanter. On a comparé son emprise sur la philosophie, les sciences sociales et l'éthique à un acide qui envahit tout. Jusqu'où peut-il aller ?

par Pascal Engel

Jean Gayon et Victor Petit

La connaissance de la vie aujourd'hui

ISTE editions Ltd, 531 p., 85 €

Jean Gayon n'aura pas vu la parution de ce livre auquel il a travaillé, avec son co-auteur Victor Petit, jusqu'à son décès en avril dernier. Son parcours est clair et droit, et ressemble à celui de son maître Georges Canguilhem. Ceux qui ont fait leurs études à la fin des années 1960 et au début des années 1970 du siècle passé en reconnaîtront bien des étapes. Né au Havre deux générations après Queneau (« *Ma mère était mercière et mon père mercier ; ils trépignaient de joie* »), après des études au collège Saint-Joseph, il entre au lycée Henri-IV en hypokhâgne, pour en repartir presque aussitôt, dégoûté par l'atmosphère d'intimidation et de bachotage du concours de la rue d'Ulm, destinée à humilier les provinciaux. Il s'inscrit à l'Institut catholique et à la Sorbonne, où il découvre vraiment la philosophie. Mai 68 ne lui laisse pas un souvenir impérissable. En revanche, l'enseignement de Canguilhem le marque et trace sa voie. Sur son conseil, une fois l'agrégation passée, et tout en enseignant au lycée, il s'engage monacalement dans des études de biologie pendant neuf ans, passant une maîtrise de biologie végétale, puis un DEA de génétique des populations à Jussieu. Il revient à la philosophie en s'engageant dans une thèse sur les origines de la théorie synthétique de l'évolution avec François Dagognet. Après un séjour à Harvard, court mais décisif, il est nommé en 1985 maître-assistant puis professeur à Dijon, avant d'aller à Paris VII, puis à Paris I, où il dirigera en 2010-2016 l'Institut d'histoire des sciences et des techniques, devenu unité du CNRS.

Des grands professeurs comme Jean Gayon, on a coutume de dire que ce sont des mandarins, parce qu'ils exercent de nombreuses responsabilités académiques et dirigent beaucoup de thèses. Mais jamais Gayon n'a été un mandarin, au sens qu'on associe à ce mot pour désigner quelqu'un qui exerce essentiellement des fonctions d'autorité ; s'il a eu de l'autorité, c'est celle qu'il avait acquise par le respect qu'avaient pour lui les étudiants qui travaillaient avec lui et avec lesquels il partageait découvertes et curiosité. Peu de professeurs ont été aussi aptes à aider leurs thésards et capables de créer autour d'eux une communauté intellectuelle (on en mesurera l'ampleur en constatant que sa bibliographie est largement constituée d'articles et de livres collectifs). Comme il le note, on mesure mal l'aberration du système universitaire français, basé sur la séparation entre les « purs chercheurs », qui ne seraient jamais confrontés à l'épreuve de transmission du savoir, et les enseignants, qui paient très lourd le prix de leur engagement envers les étudiants et l'institution, souvent au détriment de leur santé. On mesurera en revanche, en lisant le récit de la trajectoire exemplaire de Jean Gayon, combien on a changé d'époque : les vrais mandarins d'aujourd'hui sont des entrepreneurs de leur propre carrière, qu'ils construisent sur les réseaux sociaux, à l'affût des *like* de leurs obligés, qui ne fréquentent plus les amphes ni les séminaires, mais les sites de leurs *coachs*.

Intellectuellement, Gayon a été également à cheval sur deux époques. Il est à la fois l'un des héritiers de la grande tradition française d'histoire des sciences, dont Bachelard et Canguilhem sont les principaux représentants, et l'un des premiers, parmi les philosophes de la biologie français, à avoir collaboré avec ses collègues anglophones, le plus souvent issus du moule du positivisme

APRÈS DARWIN

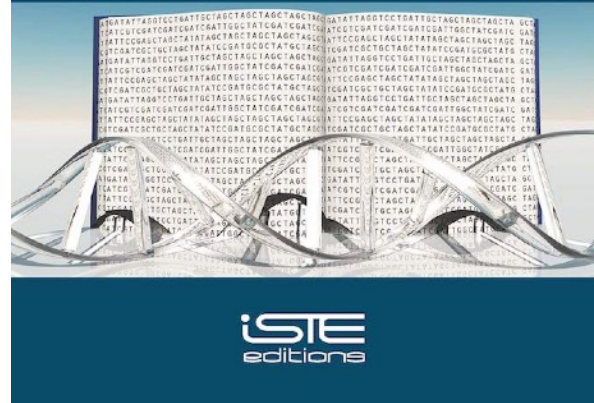
logique et de la philosophie analytique. De la première tradition, il ne retient pas tellement Bachelard, en qui l'on voit habituellement le maître de l'épistémologie « historique » à la française, mais plutôt Duhem, qui marqua bien plus la philosophie des sciences au plan international, notamment parce qu'il défendait une position holiste quant à l'hypothèse en physique, qui allait plus tard être reprise par les Viennois et par Quine. Au sein de la seconde, il collabora avec les principaux philosophes de la biologie américains, comme Margorie Grene, Richard Burian ou Michael Ruse, et permit aux jeunes philosophes qui l'entouraient de sortir de ce qu'il faut bien appeler le provincialisme français, qui n'admettait, en matière de positivisme, que celui de Comte, et qui détestait tout ce qui pouvait ressembler à une étude logique de la confirmation des hypothèses. Pourquoi les Français, qui ne répugnaient pas, au temps de Bergson et de Boutroux, à l'intrusion des questions métaphysiques dans la philosophie des sciences, sont-ils, depuis un siècle, devenus si timides quand il s'agissait de discuter de problèmes touchant l'ontologie de la science qui occupaient pendant la même période leurs homologues anglo-saxons (la science porte-t-elle sur des faits du monde ou sur des lois des phénomènes ? Nous dit-elle quelque chose des propriétés fondamentales de la matière, de la vie et de l'univers?). L'ironie est que, tout en détestant la version viennoise du positivisme, ils étaient plus positivistes que le roi. En lisant le livre de Gayon et Petit, on comprend bien des choses sur cette généalogie, et l'on mesure le travail de pionnier qui fut celui de Gayon dans le désenclavement de la philosophie française en ces domaines.

Le livre que Gayon a tiré de sa thèse, *Darwin et l'après Darwin, une histoire de l'hypothèse de sélection dans la théorie de l'évolution* (Kimé, 1992, traduit en anglais en 1998 à la Cambridge University Press), a marqué une date dans l'histoire complexe du darwinisme en France, où l'on n'a jamais beaucoup aimé le fondateur de la théorie de la sélection naturelle, et où Lamarck garda longtemps son rond de serviette à la table des biologistes français [1]. Il fallut Bergson pour réconcilier les catholiques avec la théorie de l'évolution (ce qui ne manque pas de piquant quand on songe qu'il fut mis à l'index en 1914). De Bergson, Canguilhem conservait la trace d'un certain vitalisme. Après la biologie moléculaire et la théorie synthétique de l'évolution, cette trace

COLLECTION INTERDISCIPLINARITÉ, SCIENCES ET HUMANITÉS

La connaissance de la vie aujourd'hui

Jean Gayon et Victor Petit



ne pouvait que disparaître. L'histoire magistrale qu'écrivit Gayon porte à la fois sur la formation de l'hypothèse de la sélection naturelle chez Darwin et ses contemporains et sur la naissance de la théorie synthétique de l'évolution, unifiant génétique, paléontologie, embryologie, systématique et écologie autour de cette hypothèse et proposant des modèles mathématiques qui allaient la transformer en une théorie unificatrice. Ici, le livre de Petit et Gayon sera un outil irremplaçable pour tous ceux qui veulent disposer d'une analyse globale de l'histoire et des problèmes du darwinisme. Ce qui en fait la valeur n'est pas seulement l'extrême précision et érudition de son auteur, mais aussi la finesse avec laquelle il sait dégager de chacun de ces épisodes historiques les problèmes de philosophie de la biologie les plus fondamentaux : l'analyse de la notion de fonction [2], et la manière dont la théorie de la sélection permet de traduire les notions d'allure téléologique et finaliste en termes causaux et historiques, l'analyse des notions d'unité de sélection, de *fitness* et d'adaptation, les analyses statistiques de Fischer et la théorie des jeux évolutionnistes, celle du caractère prétendument circulaire des explications évolutionnistes (« Pourquoi ces espèces ont-elles évolué ? » – Parce qu'elles sont les plus aptes ! – « Pourquoi sont-elles les plus aptes ? » – Parce qu'elles ont

APRÈS DARWIN

évolué). La maîtrise et la profondeur de la philosophie de la biologie de Gayon se manifestent encore mieux dans le chapitre que les deux auteurs consacrent à la théorie de l'hérédité.

Le lecteur de ce livre-somme y trouvera aussi des mises au point passionnantes sur les exploitations philosophiques du darwinisme chez Spencer, [Nietzsche](#), Huxley, et sur les discussions autour de la place de l'homme dans l'évolution entre Darwin et Wallace. Dans la dernière partie du livre, Gayon détaille les travaux qu'il a menés plus récemment sur Galton, l'eugénisme et les exploitations sociales du darwinisme. Il suit ici les traces de Canguilhem et de ses analyses des idéologies scientifiques et les prolonge dans une réflexion sur les normes, la maladie et la médecine.

La démarche de Gayon est exemplaire parce qu'elle montre que plus un philosophe en sait, moins il est tenté d'en dire sur ce qu'il ne sait pas. Il y a pourtant trois domaines sur lesquels j'aurais aimé que Gayon et Petit s'étendent plus. Le premier est celui de l'évolution culturelle. D'un côté, Gayon semble se ranger au point de vue fameux de Richard Lewontin, qui manifesta toujours un grand scepticisme sur la portée de la sélection naturelle dans ce domaine, et il est sceptique sur la théorie du « gène égoïste » de Richard Dawkins, qui veut que nous soyons manipulés de manière aveugle par nos gènes. Mais, de l'autre, il semble donner un blanc-seing à la théorie des *mèmes* de Richard Dawkins, reprise par Dan Sperber dans son livre *La contagion des idées*, qui est on ne peut plus spéculative et hasardée : il y aurait des virus de la culture comme il y a des virus et des gènes dans la nature. Le second domaine est celui de la métaphysique de l'évolution. Gayon ne discute pas les théories de l'émergence, qui, avec Lloyd Morgan et Alexander, fleurirent au début du siècle dernier, et qui ont connu récemment un regain de vigueur au sein de la philosophie de la biologie et de l'esprit. Il avait pourtant, dans un essai magistral, discuté la notion voisine de survenance du mental sur le physique et le biologique. Est-ce que sa prudence métaphysique sur ces points est un héritage de celle de Canguilhem, ou une trace de son approbation de Duhem, qui entendait tenir les questions métaphysiques hors de la physique dans l'appendice de sa *Théorie physique*, « Physique de croyant » ?

Le troisième domaine est celui des relations de l'évolution darwinienne avec les théories morales. Beaucoup d'arguments darwiniens, y compris ceux de son ami Michael Ruse et ceux de Daniel Dennett dans sa *Théorie évolutionniste de la liberté* (Odile Jacob, 2004), ont produit des arguments « démystificateurs » (*debunking*) sur l'origine de la morale : la morale n'est qu'un produit de la sélection naturelle. Gayon est très réservé sur ce point, et n'en dit quasiment rien. On devine ici, même s'il est sans indulgence pour le créationnisme, qu'il ne souscrit pas à l'idée dennettienne que Darwin est comme un acide qui corrode tout, jusqu'à l'éthique et la culture. On citera en particulier sa profession de foi sur l'histoire et la liberté : « *Nous sommes, évidemment, profondément formatés, dans tous les domaines, par les cadres de pensée des cultures dans lesquelles nous évoluons ; mais ces cadres ne sont pas des prisons. C'est l'essence même de l'attitude scientifique, elle-même fondée sur un postulat de rationalité dans nos rapports avec les autres, que de croire que la connaissance n'est pas irrémédiablement déterminée par des idoles et des stéréotypes, que sa valeur de référence est le vrai, et que l'universalité n'est pas un vain mot, même si nous savons que ce sont là des normes régulatrices et non des possessions. Je suis profondément convaincu que nous sommes des êtres limités, par nos capacités cognitives, mais aussi par les contextes historiques dans lesquels nous sommes placés. Mais je n'assume pas pour autant un historicisme intégral. L'histoire nous borne, mais elle est toujours ouverte.* »

Et ceci est d'autant plus fort que ce livre se termine par une admirable méditation socratique, à partir du *Lachès*, sur le courage. Jean Gayon cite deux fois, dans ce livre ultime, Montaigne : « *Le but de notre carrière c'est la mort* ». Mais la philosophie est, comme la vie selon Bichat, l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

1. Voir Y. Conry, *L'introduction du darwinisme en France*, Vrin, 1974.
2. Sur ce point, Gayon renvoie aux travaux fondamentaux (mais toujours non publiés) de Marie-Claude Lorne disparue dans les conditions que l'on sait en 2008. Voir notamment [l'hommage d'Anouk Barbe-rousse et Philippe Huneman](#).

Cher Jacques Lacan

Laurie Laufer réunit de nombreuses lettres rédigées à l'intention du fantôme de Jacques Lacan par de nombreuses personnalités, d'Étienne Klein à Jacques Roubaud, de Gloria Leff à Bertrand Ogilvie. Des paroles franches qui mécontenteront peut-être les dévots, mais constituent un véritable courant d'air.

par Michel Plon

Lettres à Lacan

Réunies par Laurie Laufer

Thierry Marchaisse, 223 p., 20 €

Comme le rappellent les quelques lignes de présentation de cette collection « Lettres à ... », lignes très probablement dues au directeur et fondateur de cette maison d'édition, Thierry Marchaisse, il fut un « *temps où les correspondances étaient le principal medium de l'actualité [...] les lettres alors se croisaient comme des épées* ». Ce temps, c'est celui par exemple des précieux échanges épistolaires de Freud qui attestent des soubresauts de l'histoire institutionnelle et politique de la psychanalyse, amours déçus, rejets et rivalités. On pensera alors bien sûr à la correspondance avec [Ferenczi](#), à ses conflits et ses ruptures, pas moins de trois volumes de correspondance, mais on pensera aussi aux tumultueux échanges avec Jung et plus tard avec Rank, à ces missives devenues monuments qui en tous domaines bordent les œuvres littéraires ou théoriques, à ces marques de l'écrit dans le temps, temps pratiquement disparu, remplacé par l'informatique, support de ces réseaux sociaux où le peu que l'on laissera filtrer sera matière première pour toutes les formes d'indiscrétion, voire d'espionnage.

On ne peut plus que rêver avec Laurie Laufer et à sa demande faite à plus d'un, pas forcément analyste, de profiter de ce long été pour écrire à Lacan, comme s'il était encore rue de Lille ou sur le point d'aller s'aérer pour travailler à Guitrancourt. Dans quel but ? Celui, doux fantasme, de constituer un recueil qui viendrait se nicher dans un rayon demeuré vide et à même donc d'en recevoir d'autres, peut-être plus poussiéreux, ceux « *d'une correspondance inédite, fictive sans doute mais retrouvée dans les plis des dits et écrits de Jacques Lacan* ».

Que retenir de cette belle initiative ? D'abord, et quelle que soit la diversité, voire l'inégalité, de ces lettres, le sentiment que portes et fenêtres s'ouvrent ou s'entrouvrent, provoquant un salutaire courant d'air à même d'inaugurer une ère dans laquelle commencerait de se dissiper la pollution qui tend à envahir la galaxie lacanienne, à recouvrir un Lacan quasiment momifié dans les odeurs d'encens, celles, comme l'écrit encore Laurie Laufer qui manie l'ironie avec talent, d'une « *Église dans laquelle certains veulent le faire entrer et le statufier* », celles qui se manifestent par des publications dont l'hermétisme va croissant.

À ce titre, ce recueil en mécontentera plus d'un, tant certaines de ces lettres, par leur familiarité, leur franc-parler voire leur irrespect, ont tout pour heurter les grands prêtres, ceux qui l'arme au pied continuent de chasser les hérétiques de leurs paroisses respectives. Mais laissons là les dévots et rêvons nous aussi à ce possible avenir, aux prolongements que ces lettres pourraient avoir, donnant ainsi forme à une sorte de renaissance de la psychanalyse.

Si la lecture de Lacan n'est pas des plus faciles pour tous les analystes – certains y réussissent mieux que d'autres, voire l'imitent avec brio sans pour autant manifester la virtuosité de leur modèle –, la chose est encore plus ardue pour un étranger au champ psychanalytique, pour un physicien par exemple qui, tel Étienne Klein, avoue son incapacité à distinguer ce qui, dans le dire lacanien, relève d'une inévitable aridité théorique, d'une préciosité calculée ou tout simplement du « gag potache ». Et puis, pour ce même « étranger », il est un autre facteur qui rend délicate l'aventure de la lecture de Lacan, il n'est pas tant s'en faut le seul à se plaindre de cet avatar, celui de la multiplicité des groupes, écoles ou associations qui ne cessent de proliférer et de guerroyer, telles les principautés italiennes au temps de la Renaissance, et le physicien de renvoyer au passage son correspondant à la métaphore de la fusion d'un noyau d'uranium 235



CHER JACQUES LACAN

qui va donner lieu à un phénomène comparable de scissiparité. Étienne Klein regarde la peuplade des analystes comme d'autres peuvent contempler une cour de récréation où l'on se chamaille sans menacer de faire exploser la planète.

« *Merci Monsieur* », c'est sur ce ton à la fois solennel et affectueux que Guy Le Gaufey s'exprime pour dire à Lacan ce qu'il lui doit mais aussi lui rappeler qu'il s'est distancié de ceux qu'il voulait encore rassembler après la dissolution de son École, recommencement où le pathétique le dispute à la caricature, l'autoritarisme à l'expansionnisme, toutes dimensions qui ne tiennent guère en appétit ce correspondant dont l'humour corrosif ne masque rien de sa tristesse lorsque, marquant son éloignement, il inaugure son propre séminaire auquel il invite Lacan en lui adressant l'intitulé du dit Séminaire, rien moins que « L'Horreur du vide » !

Il est une lettre qui ne s'adresse pas directement à Lacan, elle est, comme on dit, ou disait, dans ce temps jubilatoire où l'on ouvrait les armoires de correspondances secrètes, confiée « aux bons soins » de Laurie Laufer par Jorge Baños Orrelana, psychiatre à Buenos Aires. Il a trouvé ce document, cette lettre initialement adressée à Lacan mais qui ne lui est jamais parvenue, et pour cause, elle n'a jamais semble-t-il été envoyée mais est néanmoins datée du 30 septembre 1954 ! Évoquant la possible ouverture, un jour, des archives de Jacques Lacan, notre « correspondant » argentin identifie l'auteure de la lettre, la mère Théodore, directrice d'un établissement de novices dominicaines, qui écrit à Lacan, suite à sa communication dans le cadre du VIII^e congrès international de psychologie religieuse en cette même année 1954, non sans qu'il ait été présenté, déjà, par les organisateurs dudit congrès comme le psychanalyste français le plus compétent. Mère Théodore s'adresse par écrit à un Lacan qui vient de parler une heure durant : elle n'a pas osé prendre la parole, ou a été encouragée à se taire par une hiérarchie qui semble bien avoir contribué au silence glacial qui accueillait la parole lacanienne consacrée au thème « Du symbole et de sa fonction religieuse », peut-être aussi avait-elle été impressionnée par la longue intervention critique que Mircea Eliade adressa alors à Lacan. N'allons pas plus loin, espérons avoir par ces quelques lignes mis le lecteur en appétit. Ajoutons seulement que la lecture subversive que fit alors le psychanalyste de certaines réflexions de saint Jean de la Croix fut parfaitement entendue par la religieuse, ce qui ne

fait qu'aggraver la frustration engendrée par l'absence de réponse de Lacan.

Restons en Amérique du Sud, au Brésil, à São Paulo plus précisément, où Christian Dunker est professeur de philosophie et psychanalyste. Si ce jovial et passionnant intellectuel manifeste à Lacan un grand respect, cela ne l'empêche nullement de lui adresser de sévères critiques quant à sa politique institutionnelle, à la gestion de son École et à ce qui lui fit suite, la multiplication des chapelles, en France mais au Brésil aussi bien, chacune s'attribuant « *le sel de la vérité de la vraie psychanalyse ; elles ont commencé par produire des caudillos et des petits maîtres de tous genres, à l'unisson de notre histoire politique à faible tradition républicaine [...] avec le temps cela a donné naissance à une vague d'analystes fabriqués à la va-vite...* ». Une lettre qui laisse poindre le sens de l'acidulé qui s'entend très fort si l'on écoute Dunker de vive voix comme j'ai eu la chance de le faire mais qui ne masque pas une souffrance – *sous-France*, ironise-t-il en s'appuyant sur les déboires de la « Seleção » face à l'équipe de France (il s'agit de... football) et sur ce qui peut en résulter pour « *notre nationalisme sous-tropical* ».

Tout près de cette Amérique du Sud, depuis ce Mexique qui gêne tant ce « pauvre » monsieur Trump, un bref mais gourmand billet de cette « chère » [Gloria Leff](#) qui raconte à Lacan ses aventures et mésaventures avec celui qu'elle n'a connu que par ses écrits, comment elle a vécu l'ignorance ou le rejet par nombre d'analystes américains de la démarche de Lacan, de celle aussi bien de Wladimir Granoff, comment Lacan si loin si près l'a soutenue dans son exploration de ce qu'elle avait découvert par l'intermédiaire de cette autre analyste peu prisée tant des Américains que des Français, Lucia Tower et son travail novateur sur le contre-transfert dont Gloria a fait le sujet de deux livres, traduits, excusez du peu, en... français.

« *Je suis le seul à Paris, Cher Docteur L – mais cela ne vous a certainement pas échappé –, à n'avoir jamais assisté à une seule des séances de votre séminaire* ». Et de faire remarquer au Docteur qu'à traverser la rue de Lille, en face du 5, il eût pu lui le grand psychanalyste, curieux de tout, venir au sien, de séminaire, celui qu'il tenait à l'INALCO (ex-École des langues orientales) où il tentait de dénouer, lui aussi, « *certaines nœuds très complexes de la théorie métrique des vers français, anglais, provençal, italien ou russe... pour ne mentionner que quelques exemples* » ! On aura reconnu sans peine, même si c'est évidemment signé en bonne et due forme, le ton moqueur,

CHER JACQUES LACAN

aimablement provocateur, de l'un des plus grands poètes français mais aussi mathématicien de même envergure, Jacques Roubaud. D'où l'intérêt de ce correspondant pour le travail de Soury écrit, mis en forme par Lacan, sur les nœuds borroméens. À maître maître et demi, pourrait-on dire pour épingle cet échange, la désinvolture à l'égard de Lacan et de ses « balourdises » n'empêche tout de même pas Roubaud de mettre chacun à sa place et notamment les « cognitivistes » et leurs « balivernes » que le poète gratifie d'une note de deux lignes totalement hilarante (p. 107).

Et l'Amérique du Nord ? Y allant, Lacan disait : « *Je vais aux Amériques* » et de fait il avait raison car il y en a plusieurs, des meilleures aux pires, de Philip Roth à Trump, du grand cinéma américain, celui d'Hawks ou de Cassavetes parmi d'autres, à la tristesse télévisuelle ; que retenir, si ce n'est, s'agissant de la psychanalyse, la résistance, le refus radical opposés aussi bien à la rigidité de l'*Ego Psychology* et de ses descendants qu'à un certain maniérisme lacanien porteur de dérives vers les psychothérapies de toutes espèces, par ce petit groupe new-yorkais fondé et développé par Paola Mieli qui n'a jamais baissé les armes mais sait user, elle aussi et ses compagnons, de l'humour à l'égard de ceux qui fêtent en chaque occasion sur les rives de l'Hudson la mort prochaine de la psychanalyse. Jusqu'à nouvel ordre, ce petit groupe de résistants semble bien avoir échappé à l'effet « chapelle ». Sans doute sa prise en compte, à la différence de bien de leurs semblables français, du contexte politique, économique et sociologique dans lequel ils ont à se battre n'y est-elle pas pour rien ; ils ont compris depuis le début de leur combat qu'à ignorer l'histoire en toutes ses dimensions la psychanalyse risque fort d'organiser ses obsèques.

Déception, blessure, préciosité, atteinte portée à la merveille que peut être la langue française, le grand foucaldien qu'est Frédéric Gros est en colère et n'en fait pas mystère. Refus répété d'une langue ésotérique, de vos incantations, cher Lacan, et de votre « *occultisme complaisant* » mais aussi de la fabrication à laquelle vous avez procédé de « réclameurs » qui se servent de votre jargon comme d'autant de points de repère et de reconnaissance ; vraiment il y a de quoi être en colère lorsque l'on a mis l'accent sur l'impérieux souci didactique qui, quand on écrit ou enseigne, devrait demeurer le phare d'une démarche. Colère, honte, déception, tristesse, mais elles sont aussi le fondement d'un sursaut, la honte est tout à la fois dynamite et étin-

celle, et du reste la lettre ne se termine-t-elle pas par un « *Bien admirativement* ».

Point de blessure et pas plus de tristesse lorsque Bertrand Ogilvie écrit au « Cher » Lacan pour dissiper sans plus attendre ce qui pourrait être la marque de l'hypocrisie en précisant à son correspondant que « cher » il ne lui a jamais été. Et le brillant philosophe de faire la distinction entre la stimulation, l'utilité qu'a pu avoir pour lui, à tel ou tel moment, l'approche lacanienne et ce qui aurait pu être de l'ordre de l'enthousiasme ou de l'adhésion : en un mot comme en cent : « *Le transfert n'a pas marché* ». Du coup, cette lettre pourrait être l'occasion « *de mettre quelques mots sur la singularité de la réticence que vous avez toujours provoquée en moi* ». En fait, il semble bien, aux yeux de ce correspondant qui décline toute possibilité de refuge sur les bords de l'affectif, que ce dans quoi Lacan s'est « empêtré » soit rien de moins que le langage ou plutôt ses creux, ses non-lieux, non pas dans le sens d'un manque mais sur le versant d'une absence irrémédiable, celle d'un trou, d'un « noir », tel celui de Soulages, qui ouvre à un univers de nuances devant lequel la psychanalyse se serait embourbée. « Que faire » face à ceux, qualifiés d'autistes, qui sont hors langage, la réponse fut celle, provocatrice, de Deligny : rien ! Si ce n'est respecter cet univers du hors langage en écartant radicalement, sans concession aucune, la solution d'un apprentissage qui ne fait que traduire une incompréhension, voire un totalitarisme maquillé de compassion et de souci de soigner. Le « cher » Lacan a raté l'occasion d'être un artiste, d'entrer dans l'univers du geste exempt de tout bavardage.

Et les autres, les autres lettres et leurs auteurs ? On se gardera de recourir à l'alibi du manque de place pour parler d'eux, les évoquer, alibi qui ne ferait que déguiser le répugnant d'une sélection qui n'oserait dire son nom : au fil de la lecture, un choix s'est effectué reposant sur des affinités que l'on aura la pudeur de ne pas qualifier, des brindilles de transfert qui se sont organisées, soudées autour de cette dimension rappelée au départ, celle d'un courant d'air mettant au grenier ou à la cave révérences et autres marques de dévotion, bref tout ce qui, ici ou là, atteste d'un transfert demeuré intact, bien loin d'être devenu léger, stade ultime auquel aspirait, rêvant d'être heureux, un Lacan toujours tourmenté.

Et si d'aucuns imaginaient un Lacan répondant sans pirouettes à telle ou telle de ces lettres, à celles qui, comme il eût peut-être dit, « l'interpellaient » ? À suivre... Peut-être.

Je suis un fauve

Ossip Zadkine est sculpteur, peintre, graveur français. Il étudie à Londres et à Paris de 1906 à 1910 où il s'intéresse d'abord à Rodin et aux sculptures africaines. Pendant la Grande Guerre, il est engagé volontaire et il est grièvement gazé... Ses constructions de formes sont précises ; elles émeuvent. Ses agencements sont méthodiques, tragiques, héroïques, et font une grande part à l'irrationnel.

par Gilbert Lascault

Ossip Zadkine : L'instinct de la matière
Musée Zadkine
100 bis, rue d'Assas, 75006 Paris
28 septembre 2018-10 février 2019

Catalogue officiel
Sous la direction de Noëlle Chabert
Éditions Paris Musées/Musée Zadkine
144 p., 29,90 €

Rue d'Assas, Ossip Zadkine (Vitebsk 1890-Paris 1967) vécut et travailla dans la maison et les ateliers qui l'abritèrent de 1928 à 1967. Ce lieu a été inauguré en 1982 et rénové en 2012. Grâce au legs consenti par la veuve du sculpteur, ce musée serait un site de création de poésie, de mémoire.

Zadkine écrit : « *Du dialogue avec la matière naît le geste de l'homme.* »

Zadkine écrit : « *C'est l'été et mon jardinet ruiselle d'ombres et de striages de soleil qui coupent arbres, fleurs et sable avec un tranchant couteau de lumière. Ici, dans cette cellule encore paisible, je suis un fauve, une bestiole mystérieuse qui sait cacher l'angoisse, son humaine instantanéité. Récompense d'un Dieu bon pour la petite bête. Merci !* »

En 1920-1921, il sculpte *Le fauve* ou *Le tigre* en bois doré : « *Un jour, un ami m'a fait cadeau de blocs de bois tordu. J'ai immédiatement imaginé un fauve, un vrai, un grand jouet. J'ai taillé, avec un enchantement réel, les deux pattes de devant qui lui manquaient. Je me sentais à nouveau charpentier.* » Vers dix-sept ans, en Angleterre, chez un oncle qui est ébéniste, il taille les bois ; à Londres, il est apprenti rémunéré chez un artisan de meubles ; et les dimanches, au British Mu-

seum, il découvre « *un monde muet de formes hétéroclites extraordinairement étranges et envoi-rantes* ». Sans cesse, il est simultanément un artisan et un artiste. Pour créer son fauve, l'enchantement de la taille du bois sous la peau d'un or raffiné révèle la violence, l'éclat de la férocité.

En un épisode de son enfance, Zadkine perçoit une « *forêt psychique ou intime* » de la Russie, les sapins frais couverts d'un goudron brillant au soleil. Et son pied glisse ; il touche alors « *une terre glaise d'une blancheur merveilleuse* » ; puis, « *avec un bloc d'argile* », il modèle un cas-seur de pierres.

Artisan et artiste, il travaille les bois différents, la pierre, l'argile, le plâtre, le bronze. Parallèlement, il dessine les traits et la gouache... On peut noter l'aspect des bois variés : le bois de chêne (*La Sainte Famille*, 1912-1913), le bois de poirier (*Vénus cariatide*, 1919), le bois d'orme (*Les ven-danges*, 1918), le bois d'acacia (*Torse d'éphèbe*, 1922), le bois de noyer (*Porteuse d'eau*, 1923), le bois d'ébène du Brésil (*Tête de femme*, 1930), le bois de cormier peint (*Rebecca*, 1927), le bois de hêtre rouge polychromé (*Odalisque* ou *Bayadère*, 1932). Ou bien il choisit le granit, le marbre, la pierre calcaire, la granulite. Parfois il utilise le plâtre peint... La polychromie, les feuilles d'or, la laque, le bronze poli ou patiné modifient l'apparence des corps ; il transforme l'épiderme de ces sculptures.

Dans le catalogue de l'exposition, Jérôme Go-deau met en évidence : « *L'or et la peau, la colo-ration, les incisions, une inquiétante étrangeté* ». Zadkine se souvient parfois « *d'une Bodhisatta chinoise du VII^e siècle ou VIII^e siècle* » dont « *la tête, imperceptiblement, penchée, exprimait une sorte de pensée mystérieuse* ». *Le masque* en buis (1924) a des orbites « *vêtues de nuit* ». Il n'oublie



JE SUIS UN FAUVE

jamais le « plancher peint en rouge sombre » d'une grande chambre de la maison familiale de Smolensk...

Antonia Soulez, philosophe de la musique et du langage, poète, étudie « *le motif musical incrusté au cœur du matériau de Zadkine* ». Il s'agirait d'un « *Orphée sculpteur* ». Ici, « *la musique fait résonner la matière* ». Tu contemples la *Musicienne* (1919), *L'homme violoncelliste* (1939)... Les sculptures et les gouaches montrent les cordes, la lyre, le luth, l'accordéon... Chez Zadkine, l'alternance du concave et du convexe drape un corps.

Véronique Koehler, historienne de l'art, responsable des collections du musée Zadkine, étudie *Le maillet et le ciseau. Souvenirs de ma vie* (Albin Michel, 1968). Alors Zadkine affirme : « *J'ai toujours vécu à la campagne, près des forêts, près des champs, près des rivières. Cette intimité*

ne m'a jamais quitté. Sans doute est-ce pour cela que mes sculptures ont une saveur rustique, le parfum de la terre, de la pierre et des arbres de la forêt. »

Les convictions de la Russie slave et païenne le bouleversent encore. Zadkine se souvient de certains rites des paysans russes de son enfance. Ces paysans ont vénéré les esprits des marais, le gardien de la forêt. Au printemps, ils déposent sur la souche des arbres un œuf de couleur rouge ou une tranche de pain saupoudrée de sel.

Dans la création de Zadkine, se tissent le primitif et le subtil, les mythes, les croyances des villageois, celles des nomades des steppes, les musiques, une foi orthodoxe héritée de Byzance, l'or, les recherches des cubistes, le goût de toucher, le décoratif, les souffrances d'une ville détruite (Rotterdam), les constructions et les dislocations, le lisse et le hérissé, le spirituel et la sensualité, le sauvage et le civilisé. Se rencontrent le discernement et le désir.

Un quatuor claudélien

Le directeur du Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne, Christian Schiaretti, vient de créer aux Gêmeaux, scène nationale de Sceaux, dirigée par Françoise Letellier, sa mise en scène de L'Échange de Paul Claudel, dans la première version de la pièce.

par Monique Le Roux

Paul Claudel

L'Échange

Mise en scène de Christian Schiaretti

Les Gêmeaux (Sceaux) jusqu'au 1^{er} décembre

TNP de Villeurbanne du 6 au 22 décembre

Tournée jusqu'au 4 avril 2019

La grande richesse de la vie théâtrale à Paris et en Ile-de-France tient en partie à des programmations venues des régions. Ainsi il existe un partenariat durable entre le TNP et les Gêmeaux. Cette fois le spectacle de [Christian Schiaretti](#) est d'abord créé à la scène nationale de Sceaux, qui le coproduit, avant d'être représenté à Villeurbanne, puis en tournée.

Dans l'œuvre de Paul Claudel, *L'Échange* est une pièce singulière qui observe la règle des trois unités. Elle se déroule de « *la courte durée du lever du soleil à son coucher* », « *en Amérique, sur une plage au fond d'une baie enceinte par les roches et par des collines boisées* ». Elle montre la désunion de jeunes époux, pauvres, en fuite, sous l'emprise d'un couple plus âgé. Marthe a quitté son village de la campagne française pour suivre, de l'autre côté de l'Atlantique, Louis Laine, jeune Indien métis. Ils vivent provisoirement sur le domaine d'un riche homme d'affaires américain, Thomas Pollock Nageoire, et de sa compagne, l'actrice Lechy Elbernon. La pièce met en jeu toutes les contradictions d'un auteur de vingt-cinq ans, qui a pu ensuite dire : « *C'est moi qui suis tous les personnages, l'actrice, l'épouse délaissée, le jeune sauvage et le négociant calculateur* ».

Paul Claudel écrit la pièce en 1893, quand il découvre les États-Unis, vice-consul à New York. Il traduit dans la même période *Agamemnon* : « *Eschyle me donnait la formation prosodique dont j'avais besoin. Le vers dramatique par excellence ou le vers lyrique, c'est l'iambe.* » En 1951, Jean-

Louis Barrault, qui avait mis en scène *Le Soulier de satin*, puis *Partage de midi*, souhaita monter *L'Échange*. Claudel composa alors une seconde version, plus de cinquante ans après la première. Déjà, en janvier 1914, lors de la création de la pièce, au Vieux Colombier, par Jacques Copeau, il avait accepté des coupes dans des passages qu'il jugeait « *bien longs et bien déclamatoires et même un peu ridicules* ».

Antoine Vitez, lui, était revenu à la première version pour sa mise en scène en 1986 : « *Je suis toujours sensible à la différence de style. La deuxième me plaisait et je ne l'aime plus. Je trouvais belle cette vulgarité (au sens propre) des personnages et la cruelle bonhomie du langage. À présent, j'y vois la crainte du vieux poète devant l'incongruité d'une œuvre de jeunesse.* » L'ancien auditeur libre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique partage le choix de celui dont il suivit les cours et qui demeure une de ses grandes références.

Christian Schiaretti prolonge cette transmission, en attribuant le rôle de Thomas Pollock Nageoire à Robin Renucci, magnifique Camille dans *Le Soulier de satin*, l'inoubliable mise en scène d'Antoine Vitez au Festival d'Avignon 1987. Il lui a déjà confié le rôle de Salluste dans *Ruy Blas*, d'Arnolphe dans *L'École des femmes*, du professeur dans *La Leçon* d'Eugène Ionesco. Ces spectacles, créés au TNP, ont été repris, en format réduit, pour les tournées des [Tréteaux de France](#), que dirige Robin Renucci. Dans leur partenariat régulier, tous deux participent aux Rencontres de Brangues, rendez-vous annuel dans le domaine de Paul Claudel. Cet été, ils ont déjà donné une lecture de *L'Échange*, dans leur commun souci de la langue, du respect du verset.

La composition du quatuor était décisive pour la performance que requiert la première version ; seule Louise Chevillotte est nouvelle venue dans l'équipe de Christian Schiaretti, qui avait déjà

UN QUATUOR CLAUDÉLIEN

distribué trois des quatre interprètes dans ses précédentes mises en scène. Sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle a été révélée au cinéma dans *L'Amant d'un jour* de Philippe Garrel et a été remarquée au Festival d'Avignon dans trois spectacles. Francine Bergé, familière du verset claudélien depuis *Le Soulier de satin* par Jean-Louis Barrault, a été, en 2015, une étonnante Liliane Bettencourt dans *Bettencourt boulevard ou une histoire de France* de Michel Vinaver. Marc Zinga, protagoniste, en 2013, dans *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire, en 2017, dans *La Tragédie du roi Christophe* du même Césaire, s'est affirmé comme grand acteur de théâtre dès ses débuts. Le choix de ce comédien d'origine congolaise pour le rôle de l'Indien métis s'impose d'entrée de jeu, peut suggérer une origine liée à l'esclavage des ancêtres dans la colère de Louis Laine contre l'Amérique.

Le texte de la première version est joué dans son intégralité, mais la mise en scène s'inspire aussi de la seconde. Ainsi en ouverture, Marthe se tient debout, affrontant une pluie d'eau et de sable, et non pas assise, malgré la présence d'un petit tabouret, seul accessoire sur le plateau nu. Elle réussit à préserver la force de son ancrage terrien, même à la révélation de la nuit passée par son mari avec Lechy, du marché conclu entre les deux hommes, face aux humiliations infligées par l'actrice. Louise Chevillotte en fait une jeune femme telle que Paul Claudel la concevait à la fin de sa vie, non plus telle qu'il pensait l'avoir initialement créée, faible et vulnérable.

Les didascalies de la seconde version commencent ainsi : « *Louis Laine nu. Il vient de sortir de l'eau* », ce qui correspond à son apparition dans le spectacle, actualise le récit de son retour : « *Et je marchais tout nu* ». En secouant ses petites tresses, se mordillant le pouce, il va répondre, à la demande d'amour répétée de « *Douce-Amère* », à la fois par la revendication de sa liberté, de son bon plaisir et par un serment de fidélité. D'entrée le jeune couple s'affronte durement, physiquement, jusqu'à ce que se profilent, au lointain, les deux élégantes silhouettes des propriétaires.

Francine Bergé est dans « *la splendeur de l'âge* », selon l'expression de Marguerite Duras. Robin Renucci apparaît délibérément vieilli par



© Michel Cavalca

une barbe et des cheveux blancs. Ils correspondent à l'hypothèse d'une « *guerre des générations* » évoquée par Christian Schiaretti : « *Il y a du point de vue d'un soleil se couchant une haine et une envie de possession du scandale que représente alors le matin. L'initiative de l'échange est unilatérale.* » (*Cahier du TNP*, n° 18). Ils apportent aussi une discrète touche contemporaine : Thomas montre des photos sur son téléphone ; Lechy porte, au fil de la journée, différentes tenues à la mode, qui contraste avec l'unique robe sans âge de Marthe (costumes de Mathieu Trappler). Ils appartiennent bien à notre monde, lui avec la toute puissance de l'argent, elle avec son narcissisme et sa frivole arrogance.

Mais Christian Schiaretti s'est bien gardé d'autres signes d'actualisation. Il fait trop confiance à une très grande pièce, à une rare interprétation, à la fois incarnée et attentive à la prosodie. Il confie son quatuor à un espace nu, très profond ; les entrées se font dans une quasi obscurité, à l'arrière du plateau ; au dénouement surgit la silhouette d'un cheval, chargé du corps de Louis Laine (scénographie de Fanny Gamet). Mais il ne renonce pas pour autant à la beauté visuelle d'un rivage métamorphosé par des tâches de couleur, des lumières changeantes (de Julia Grand), jusqu'à l'apparition, au dernier acte, d'innombrables « *mouches à feu* » suspendues, d'avant la disparition des lucioles. Avec cette première version de *L'Échange*, ce quatuor si harmonieusement accordé, Christian Schiaretti propose une des plus belles mises en scène d'un riche parcours, depuis ses débuts en 1980, depuis son arrivée à la direction du TNP en 2002.